

JEAN-JACQUES PUTALLAZ

Les Temps verticaux
Essai

EN COLLABORATION
AVEC
FRANÇOIS PRAZ

©Jean-Jacques Putallaz 1997

à Christiane,
Jean-Sébastien,
Grégoire-Benoît,
Jean-Charles

AVANT-PROPOS

Dès l'orée de notre XXème siècle désormais agonisant, la tonalité avait été donnée : l'époque serait problématique, les heurts nombreux, les avancées théoriques fulgurantes. Démiurges de cette modernité houleuse, la triade Nietzsche - Freud - Marx avait initié cet inexorable processus de transfiguration du réel qui devait aboutir à ce que l'un d'entre eux qualifiait judicieusement de "crépuscule des idoles". Reflétant plus que jamais le monde dont elle était issue, la pensée s'était donc calquée sur cette réalité dont elle reproduisait de par ses circonvolutions même la caractéristique principale, à savoir sa fractalité. Déjà ébranlé par ces premiers coups de boutoirs répétés, l'édifice chancelant de la modernité allait par la suite se fissurer encore, résistant tant bien que mal aux attaques en règle d'assaillants dont le flot allait grandissant. Ce, jusqu'à l'ultime étape du chaotique cheminement : la pernicieuse affirmation que la modernité était en fait une anti-valeur contre laquelle il convenait maintenant de penser. Ce nouvel éclatement des cadres de la

pensée ouvrirait certes la perspective très stimulante d'un champ d'investigation encore vierge, mais il nous plaçait également devant l'impérieuse nécessité d'une refonte globale des problématiques qui prennent acte de l'éclipse annoncée des valeurs (et ce fut ce que certains appelèrent la post-modernité).

Toujours aussi foisonnante, la réalité dont nous héritons aujourd'hui n'en est pas devenue pour autant plus aisément saisissable. L'émergence de nouvelles problématiques (virtuel, bio-éthique, génétique, etc.) n'a fait qu'ajouter à la confusion déjà existante puisqu'aux questions demeurées sans réponses se sont additionnées des réponses pour lesquelles il allait bien falloir apprendre à formuler de nouvelles questions. Outre ces épiphénomènes, classiques en période de progression accélérée du savoir, de grandes tendances se sont simultanément faites jour. La plus tonitruante d'entre elles s'appuie sur le constat que les concepts sont devenus nos fétiches et que les spécialistes en sciences humaines ont endossé leurs tuniques pour se présenter désormais comme leurs grands prêtres. Cette contextualisation ayant été menée à bien, apparaît maintenant une interrogation obsédante : comment penser un réel si protéiforme et par là même si réfractaire à toute théorisation ? Plus qu'une simple question, il s'agit en fait là d'un défi authentique que cet ouvrage s'est proposé de relever. Ayant donc arrêté la décision d'emprunter à notre tour le chemin de Damas afin de nous attaquer résolument à cette quête de sens qui en constitue l'horizon ultime, nous n'en avons pas pour autant perdu la nécessaire lucidité qui seule pourra servir de garde-fou tout au long de ce délicat périple. Évitant autant que faire se peut tout dogmatisme, l'approche que nous avons retenue se veut expérimentale et donc modeste. Cependant, le fait que le chemin soit bordé de ténèbres n'empêchera nullement que le pas soit tonique ni que la démarche se fasse parfois allègre.

Tout en conservant à l'esprit qu'il nous faut produire du sens et non pas du discours, nous tenterons donc d'aborder de manière aussi vivifiante que possible un certain nombre de notions qui nous sont apparues centrales dans notre univers actuel. Parmi ces concepts, la créativité, la non-dualité et l'interdépendance seront ceux qui reviendront en fil-rouge pour renforcer l'idée-force de cet ouvrage qui consiste à entreprendre un décroisement entre les divers domaines des activités humaines afin de favoriser le dialogue et la collaboration entre eux (art, science, etc.). L'équilibre entre investissement personnel et part de doute constituera l'un des axes autour duquel s'organisera cette analyse. Cependant, d'autres polarisations seront également mises en lumière, comme celle conjuguant en art raisonnement et travail de l'inconscient. S'il fallait pourtant ne retenir qu'une dénomination générique qui vienne rendre compte de la démarche générale, peut-être faudrait-il alors retenir l'étude de la créatique (terme qui désigne les processus créatifs sous leurs diverses formes). Au travers d'elle, il s'agira de surcroît de développer dans les pages qui suivent une certaine approche systémique. Comme le précise Fritjof Capra, "la vision systémique considère en fait le monde en termes de relations et d'intégration. Les systèmes sont donc perçus comme des tous intégrés dont les propriétés ne peuvent être réduites à celles de plus petites unités". Seule cette technique qui délaisse les éléments de base pour se concentrer sur les principes organisationnels permettra en effet de rendre prégnantes de futures interactions entre les divers secteurs en leur assurant une légitimité théorique. Tout ceci devra en outre s'inscrire dans le cadre plus large des connexions entre façon d'être et façon de faire.

Du point de vue de la présentation, cet ouvrage adoptera la forme de la juxtaposition de volets qui présente l'avantage non négligeable de coller au plus près de la pensée en ce qu'elle a d'intrinsèquement vivant. L'alternance de séquences de raisonnement plus ou moins étendues paraît en outre constituer un bon mode de traduction de cette créativité qui resurgira périodiquement pour nous rappeler qu'en art comme en de multiples autres

domaines rien ne saurait être empreint d'une fixité pétrifiante. Par ailleurs, lorsque le sujet l'exigera, nous essayerons d'afficher ce qu'on pourrait appeler une certaine "textiture" qui serve au mieux notre propos. Afin d'explicitier ce que recouvre cette notion, on peut préciser que "textiture" est un néologisme hybride qu'il nous a semblé judicieux d'intégrer ici en ce qu'il conjugue trois des notions-clés de cette ouvrage au niveau formel. Y figure tout d'abord l'idée de texte qui constitue le vecteur retenu pour communiquer à l'autre mais surtout pour engager avec lui un dialogue encore à venir. On y détecte également la composante texture qui fait référence à ce que l'on met de soi dans un ouvrage et qui en constitue le canevas. Enfin, on y voit apparaître la tessiture qui, en musique, désigne le spectre vocal propre à une personne. En fait, la notion de "textiture" pourrait être plus aisément cernée si l'on ajoutait qu'elle correspond à une volonté, non seulement de parler haut, mais, surtout, de parler juste. Toutefois, il ne s'agit nullement par l'introduction de ce terme d'afficher une quelconque prétention à l'excellence : réfractaires à toute approche ésotérique ou élitaire, nous tenterons bien au contraire de jeter autant de passerelles que faire se peut entre nous et les autres. Le recours ponctuel à ce terme doit plutôt être perçu comme le désir de se conformer, autant que faire se peut, à l'idéal langagier de Louis-René des Forêts qui consiste à tenter "de faire passer dans les mots la sève fertilisante sans laquelle ils ne sont que du bois mort".

CHAPITRE 1

Le Temps vertical

L'expérience immédiate de la vie résout les problèmes qui déconcertent l'intelligence la plus pure.

William James

Du fait qu'il s'agit de l'élément qui a donné à cet ouvrage son titre, il paraît judicieux de revenir, en guise de préambule, sur ce que Gaston Bachelard appelait dans *L'intuition de l'instant* la notion de "temps vertical". Selon le philosophe français, à l'inverse du " temps commun qui fuit horizontalement avec l'eau du fleuve, avec le vent qui passe, le temps vertical, c'est l'instant stabilisé où les simultanités, en s'ordonnant, prouvent que l'instant a une perspective métaphysique ". Se dégage ainsi l'idée d'une pluralité d'évènements n'entretenant pas forcément de rapports les uns avec les autres mais qui se trouvent tous réunis en un seul instant sublime. Après cette première description, Bachelard propose quelques unes des techniques grâce auxquelles on peut parvenir à accéder à un tel temps vertical. Au niveau de la méthodologie, il convient selon lui d'appliquer les trois préceptes suivants : premièrement, il faut s'habituer à ne pas référer son temps propre au temps des autres (briser les cadres sociaux de la durée); deuxièmement, il faut s'habituer à ne pas référer son temps propre au temps des choses (briser les cadres phénoménaux de la durée) et, troisièmement, il faut s'habituer à briser les cadres vitaux de la durée, c'est-à-dire s'habituer à ne pas référer son temps propre au temps de la vie (" ne plus savoir si le coeur bat "). Bachelard conclut en nous promettant que, si nous y parvenons, toute horizontalité plate s'effacera. Le temps ne coulera dès lors plus : il jaillira.

Pour mieux parvenir à circonscrire cette notion de temps vertical qui demeure probablement encore assez sibylline pour beaucoup, peut-être pourrait-on se remémorer "l'ici et maintenant" du bouddhisme qui prône lui aussi une certaine célébration de l'instant en ce qu'il a de magique (eut-il au demeurant pu paraître banal dans un premier temps). Cette conception orientale, qui recoupe grandement celle figurant chez Bachelard, possède cependant ses particularités propres. La prise de conscience originale de l'"être-au-monde" (pour reprendre l'expression de Heidegger) qu'elle propose, esquisse par exemple la perspective d'une certaine sérénité issue d'un rapport apaisé à soi et à l'univers. L'origine de cette double pacification, à la fois intérieure et extérieure, est à chercher dans le développement d'une attitude créative face aux événements de la vie quotidienne. Cette perspective, pour stimulante qu'elle puisse apparaître, présuppose pourtant l'acceptation préalable du fait que l'on ne puisse pas parvenir à tout dominer en ce monde. D'où l'idée suggérée parallèlement de tenter de privilégier des pistes auxquelles on n'aurait pas pensé de prime abord. Tout ce processus se fonde en outre sur un travail de recherche sur soi qui seul peut permettre de prendre conscience du rôle du doute (perçu ici de manière positive, en tant que moteur de l'existence).

Même si ces considérations annexes ne permettent peut-être pas encore de saisir intégralement ce que recouvre le concept de “temps vertical”, il semblerait pourtant qu’elles permettent déjà de répertorier quelques unes de ses déterminations principales. Au nombre de celles-ci, figurent l’harmonie se dégageant d’un sentiment d’interdépendance avec le monde et les autres, le travail de l’inconscient dont le produit amène parfois à modifier sa perception des choses ou encore l’humilité provenant de la conscience aiguë que nous n’avons qu’une maîtrise très partielle de ces choses. Faire siennes ces maximes revient donc finalement à intégrer une certaine forme d’éthique qui passe par une plus grande attention prêtée aux choses de la vie. Cette éthique peut d’ailleurs recouvrir des réalités fort différentes. Elle est susceptible par exemple d’entraîner pour certains un prolongement esthétique, terme entendu non pas comme s’appliquant à un bel objet mais bien plutôt comme une façon d’être s’exprimant au travers de l’activité que l’on choisit d’accomplir. Telles sont donc quelques unes des voies que l’on peut suivre afin d’aboutir à cette pacification avec soi-même et avec le monde qui pourrait constituer un premier pas effectué sur la voie de l’expérimentation de l’un de ces temps verticaux vantés à la fois par Bachelard et par le bouddhisme. Mais, à ce stade de cet ouvrage, il paraît inutile d’approfondir ces analyses puisqu’elles semblent suffisantes pour que chacun puisse se forger une première idée de ce que sont les temps verticaux. On pourrait d’ailleurs rassurer ceux qui seraient encore inquiets en leur annonçant que ce concept se trouvera plus clairement explicité par la suite puisque des exemples de tels moments privilégiés émailleront à de nombreuses reprises les pages à venir.

CHAPITRE 2

L'Impermanence

Ceux qui descendent dans les mêmes fleuves reçoivent constamment de nouveaux courants d'eau. Et les âmes aussi s'exhalent des substances humides.

Héraclite

Il s'avère parfois utile de se pencher sur des sujets ne posant en apparence pas problème. C'est ce qu'ont très bien compris les philosophes qui, pour la plupart, ont débuté leurs investigations en prenant pour objet d'étude "l'ameublement ultime du monde", pour reprendre l'expression de Bertrand Russell. Il semblerait que leur démarche soit judicieuse puisque, se demander ce qui se cache derrière les mots les plus simples, peut permettre de parvenir à une plus large compréhension du monde dans lequel nous vivons. Si l'on prend comme illustration de ce propos les définitions des mots "chose" et "objet", on s'aperçoit à quel point cela est exact : malgré l'évidence intuitive de leurs concepts, peu nombreuses seront les personnes capables d'en fournir une définition qui ne soit ni circulaire ni tautologique. Cette intuition tend d'ailleurs à se renforcer si l'on consulte le Larousse. Le mot "objet" y est défini de la manière suivante : " Objet : tout ce qui se présente à la vue, affecte les sens ". Et, sous l'entrée du mot "chose", on peut lire cette définition : " Chose : tout ce qui est; tout être inanimé, réel ou apparent ". Sans trop approfondir, on perçoit immédiatement la très grande proximité des propositions " tout ce qui se présente à la vue " et " tout ce qui est ". Elles sont d'ailleurs si proches qu'elles en deviennent presque interchangeable, ce qui illustre bien l'ambiguïté qui rejaille sur les termes les plus courants de notre réalité quotidienne si l'on prend le temps de disséquer le langage par lequel ils sont véhiculés.

Tout ce développement n'avait en fait pour objectif que d'éveiller l'attention sur ce qui va suivre. La thèse selon laquelle on ne peut que constater qu'autour de nous tout est en perpétuelle mutation paraît en effet appartenir à ce type de réflexions qui ne semblent pas appeler d'approfondissement tant elles paraissent évidentes. Et pourtant : malgré sa banalité apparente, ce constat recouvre une réalité souvent mal maîtrisée. Prisonniers d'un certain souci de pragmatisme qui tendrait à nous faire admettre de la constance même là où il n'y en a pas, nous oublions en effet trop souvent de suivre les préceptes de Lewis Carroll et de passer au travers du miroir afin de découvrir ce que masquent les apparences. Il suffirait pourtant de se replonger dans les grandes traditions de pensée afin de réaliser à quel point il s'agit là d'une négligence coupable. Les Grecs avaient par exemple parfaitement saisi l'essence de la mutabilité foncière des choses. Héraclite ne comparait-il pas la vie à un cours d'eau, lui qui affirmait que l'homme ne se baignait jamais deux fois dans le même fleuve ? Il entendait signifier par là le nécessaire dépassement des apparences sensibles qui tendraient à nous faire croire que rien ne change vraiment. Mais d'autres traditions de pensée ont également mené à bien une réflexion sur cette même problématique. Ainsi, et comme l'a montré Tàpies dans l'un de ses ouvrages, les

pensées orientales, et plus particulièrement le Zen, reposent-elles en grande partie sur le présumé d'un mouvement perpétuel qui influe sur les composantes du monde. Elles en tirent d'ailleurs l'idée d'un cheminement intellectuel à accomplir afin que l'homme (qui depuis Descartes se percevait comme maître du monde) en vienne à réaliser qu'il n'est simplement que l'une de ses composantes. La pensée Zen reprend en outre cette même métaphore du fleuve à laquelle avait fait appel Héraclite en la développant. Elle en propose la représentation suivante : tous les hommes flottent à la surface d'un fleuve et vont dans la même direction. Toutefois, certains d'entre eux se laissent dériver au gré du courant (mais parmi ceux-ci, assez nombreux sont ceux qui parviennent à imprimer une direction à leur dérive) alors que d'autres griffent de leurs ongles les rochers qui le bordent et tentent ainsi d'échapper à son inexorable écoulement. De surcroît, parmi les hommes qui épousent le mouvement du fleuve, tous ne se trouvent pas dans la même situation. Certains peuvent en effet se reposer dans des zones calmes alors que d'autres sont entraînés vers de redoutables rapides ou sont happés par des tourbillons. A en croire le Zen, ainsi en va-t-il donc apparemment de la vie humaine.

Cette vision des choses pourrait en fait être considéré comme constituant les prémisses d'une certaine forme de sagesse. Si l'homme réussit en effet à accepter cette optique et qu'il en vient à reconnaître l'inéluctabilité de certains événements qui influent sur son existence, on peut penser qu'il ne s'en portera que mieux. Vouloir absolument parvenir à tout dominer constitue donc, on le pressent, une grave erreur puisque, comme on l'a suggéré précédemment, lorsque l'on tente d'analyser une chose à un moment précis, celle-ci a déjà changé. Malheureusement, il semblerait que l'homme occidental peine à faire siennes ces grandes leçons issues des pensées orientales. On constate en effet que très nombreux sont ceux qui passent leur temps à jeter des regards éperdus vers le passé. Empreints d'une nostalgie lénifiante, eux ne saisissent nullement qu'ils se trouvent plongés dans un monde dont la caractéristique première est de se trouver en mouvement permanent. Peut-être serait-il dès lors bénéfique qu'ils réapprennent à mettre les choses en perspective (ce qui passe par une mise en relation des différentes dimensions de l'existence). En ce sens, l'interdépendance entre l'homme et ce qui l'entoure apparaît comme le prisme au travers duquel il conviendrait de percevoir la vie. Apprendre à relier différemment les choses entre elles constitue en effet un excellent moyen de réinvestir la nature. On peut d'ailleurs noter en passant que ce qui vaut pour la vie vaut également pour l'art. Dans ce domaine, l'existence de l'objet artistique passe par la prise de conscience de toutes les forces qui ont été mises en oeuvre pour le créer. Et même, pour aller plus loin sur cette voie, on pourrait ajouter que le fait de prendre conscience du pourquoi de l'existence d'une simple tasse, qui existe en fait par moi (ce qui implique une certaine responsabilité de ma part), et le fait de reconstituer mentalement le processus qui a abouti à sa création constituent précisément les premiers pas effectués en direction d'une plus grande proximité entre soi-même et l'ensemble, toujours mouvant, des choses qui nous entourent.

Les conséquences que l'on peut tirer de toutes ces réflexions semblent multiples. Concrètement, si l'on fait siennes ces maximes, cela peut nous conduire à mieux penser notre rôle au sein du monde et de la société. En ce qui concerne le travail par exemple, on peut dire que pour trouver une certaine dignité dans son activité professionnelle, tout homme devrait tenter d'y inclure une part de sa propre personnalité. Si modeste que soit son emploi, il pourrait y adjoindre également une part de spontanéité qui fasse que sa présence sur son lieu de travail ne se justifie pas uniquement par la nécessité de pouvoir en retirer un salaire. Une fois encore, il est possible de prendre appui sur certaines traditions de pensée qui illustrent le bien-fondé de ces suggestions. Que l'on songe au Mythe de Sisyphe d'Albert Camus par exemple. En deux mots, on peut rappeler que, suite

à une série de péripéties, Sisyphe se voit condamné à pousser pour l'éternité un énorme rocher au sommet d'une montagne. Et, chaque fois qu'il y parvient, le rocher dégringole à nouveau au bas de la pente. Ce qui est surprenant dans cet ouvrage, c'est surtout la dernière phrase de Camus qui est : "Il faut imaginer Sisyphe heureux". Comment convient-il d'interpréter ce mythe ? Un élément de réponse serait sans doute à chercher dans l'idée de dignité que confère la souffrance. Il y a également la notion d'effort qui entre vraisemblablement en ligne de compte puisque, bien souvent, l'être humain doit mériter ses espaces de liberté par le temps qu'il passe sur son lieu de travail. Camus n'est d'ailleurs pas le seul à avoir réfléchi à cette question du sens à conférer au travail puisque Hegel s'en était lui aussi préoccupé dans sa dialectique du maître et de l'esclave. Selon lui, le maître est certes libre de son temps mais, par contre, il dépend entièrement du travail que fournit son esclave. Celui-ci, cantonné aux tâches les plus ingrates, trouve dès lors dans leur réalisation une dignité qui lui confère une supériorité certaine sur ce maître qui ne conserve que l'illusion de l'emprise qu'il exerce sur son esclave. Le pouvoir du maître le conduit en effet à s'empêtrer dans les contingences des conditions matérielles d'existence alors que l'esclave, détaché de tout avoir, acquiert le seul vrai pouvoir, à savoir, comme la démontre Jean Baudrillard, un pouvoir symbolique. Dans ce cas précis, l'esclave réinvestit donc un espace de liberté auquel on lui avait nié l'accès, ceci par la dignité avec laquelle il accomplit une tâche servile.

Comme on le constate, cette problématique de la liberté se révèle extrêmement riche. On pourrait par exemple aborder encore la question des relations entre liberté et mal qui demeure tout à fait actuelle puisque, comme on le constate en feuilletant nos journaux ou en regardant les informations télévisées, l'être humain peine (et c'est peu de le dire) à trouver les moyens de gérer sa liberté sans qu'elle porte préjudice à ses semblables. Capra stigmatise d'ailleurs assez bien ce qui est en jeu sur ce point précis lorsqu'il affirme que " les hiérarchies sociales sont maintenues par des lignes de conduite racistes et sexistes, et le viol est devenu une métaphore centrale de notre culture - viol des femmes, des enfants, de groupes minoritaires et de la terre elle-même ". Quant aux raisons de cette "folie" humaine, elles sont peut-être à chercher en amont, du moins dans nos sociétés occidentales. En effet, confronté aux sollicitations lancinantes de la société de consommation, l'homme actuel peut se trouver dérouté par les mirages d'une possibilité d'accès immédiat aux objets de ses désirs (ou plutôt, des désirs que les médias l'éduquent à se découvrir). Pris sous un autre angle, cette quête permanente de ce que l'on ne possède pas peut se traduire, à l'échelle d'une nation, par la volonté de conquérir le territoire de son voisin du fait qu'il recèle des richesses que l'on ne trouve pas sur son propre sol. Toutefois, si l'on se repenche sur les précédents historiques, on s'aperçoit qu'il convient de nuancer quelque peu ce propos. On constate en effet que, même lors des phases les plus sombres de l'histoire, invariablement, des enchaînements de facteurs se sont trouvés réunis pour venir contrebalancer le caractère fatal de certaines stratégies qui avaient été déployées par l'homme. Hegel a parfaitement analysé ce type de mécanismes qu'il qualifiait de façon générique par l'expression "ruses de l'histoire". Parmi les exemples récents, on pense par exemple à la chute du mur de Berlin qui, il y a dix ans encore, semblait totalement inconcevable. Et pourtant ...

L'enseignement que l'on peut tirer de ces réflexions, c'est que tout se passe comme si une certaine forme d'inconscient collectif venait contrebalancer les égarements d'hommes par trop déraisonnables. Le domaine de la consommation est d'ailleurs emblématique de cette autorégulation puisqu'on y constate l'apparition d'une classe de consommateurs qui entend bien résister au diktat d'une société de consommation par trop envahissante. Leur rébellion à ce harcèlement peut adopter diverses formes allant du refus de céder à toutes les sollicitations du mercantilisme au rejet des effets de modes tout aussi éphémères que

superficielles. Il en va de même encore dans le domaine de l'environnement où l'on constate actuellement une plus forte influence des milieux écologiques sur les milieux économiques. Partout des contrepoids se mettent donc naturellement en place. Ce constat, quelque peu optimiste, illustre cependant le fait qu'il demeure toujours possible pour l'être humain d'utiliser lucidement son libre-arbitre afin de reprendre, autant que faire se peut, une certaine emprise sur son destin. En cela la possibilité de choisir entre différentes options est une chance, en cela la mise en action de conditions pouvant permettre d'activer des processus de pensée à la fois lucides et positifs s'avère plus que jamais prioritaire.

CHAPITRE 3

L'Éducation : vers de nouvelles Quêtes

Comme le Yin et le Yang tissent la trame de la vie, l'échange de ce que l'on donne et de ce que l'on prend détermine le rapport entre le professeur et l'élève, entre celui qui semble être le sage et celui qui semble être le fou.

Hermann Hesse

Si l'on ouvre le dictionnaire Larousse et que l'on se penche sur la définition du mot passion, on découvre la proposition suivante : " Passion : mouvement violent, impétueux de l'être vers ce qu'il désire, émotion continue qui domine la raison et qui oriente toute la conduite ". Anodine en apparence, cette définition, si l'on prend le temps de l'analyser, s'avère finalement receler en elle une notion tout à fait détonnante. Afin de pousser plus avant dans cette direction, on peut d'emblée préciser que l'idée de domination de la raison est vraisemblablement celle qu'il convient de mettre plus particulièrement en exergue ici. En effet, dans une société où tout tourne autour de l'idée de rationalité, l'hypothèse que cette dernière puisse perdre de sa centralité au sein de notre univers apparaîtra vraisemblablement intolérable à bon nombre de nos contemporains puisque perçue par eux comme par trop déstabilisatrice. Une des causes de cette force dérangeante de la passion réside sans doute également dans son appartenance à un registre lexical très connoté, à savoir celui du désir. Banalisé par une certaine mythologie de la séduction amoureuse et noyé dans le flot du discours publicitaire, ce terme n'en conserve pas moins sa dimension sulfureuse, immédiatement détectable.

Liée à l'idée d'instinct (qui se rattache quant à elle à la part d'animalité qui sommeille en nous), la passion, il ne faut pas s'en cacher, effraie donc encore. Preuve en est, l'éducation que l'on dispense à nos enfants et qui repose en grande partie sur son évacuation. Les options pédagogiques actuelles se basent en effet sur l'idée d'une accumulation quantitative de connaissances qui ne privilégie que très médiocrement la dimension de l'épanouissement de l'individualité propre des élèves. Sans trop s'en rendre compte, on occulte ainsi une dimension-clé de l'enseignement, à savoir celle de respect de la personne qui se trouve en face de soi; respect pour ce qu'elle est, avec ses différences et ses singularités. Toutefois, il ne s'agirait pas de se baser sur ces quelques manquements pour sciemment noircir le tableau. Les moyens pour mener à bien une réforme des méthodes pédagogiques existent bel et bien et il suffirait de peu de choses pour échapper aux divers carcans dans lesquels l'enseignement se laisse parfois enfermer. Par exemple, améliorer la communication entre les divers acteurs de la vie scolaire permettrait sans doute de ne plus limiter les contacts qu'ils sont amenés à avoir à de simples rapports de force. Pour illustrer de façon quelque peu abrupte l'enjeu autour duquel tournent ces questions, on pourrait mentionner le résultat d'une étude qui figure dans l'un des ouvrages de R.D. Laing : "Un enfant qui naît aujourd'hui en Grande-Bretagne a dix fois plus de chances d'être admis dans une institution psychiatrique qu'à l'université. On peut considérer cela comme une indication du fait que nous rendons nos enfants fous de façon plus efficace que nous ne les éduquons. Peut-être est-ce d'ailleurs

notre manière de les éduquer qui les rend fous.” Afin d’éviter de sombrer dans ces travers, la passion, qui permet d’alléger considérablement l’inévitable effort qu’entraîne tout apprentissage, devrait donc à nouveau retrouver toute sa prévalence dans le monde de l’enseignement.

A ce propos, Gabriel et Brigitte Veraldi ont consacré tout un chapitre de leur ouvrage intitulé Psychologie de la création au rôle de la passion et de la créativité à la fois dans l’enseignement et dans la vie. Ils rappellent tout d’abord les bienfaits que peut entraîner un apprentissage de la créativité pour le développement de la personnalité. Concrètement, ils proposent que la notion de relation soit placée au centre des processus d’apprentissage, comme devant servir de base à toute définition de termes : “ chaque chose devrait être définie non par ce qu’elle est, en elle-même, mais par ses relations avec d’autres choses ”. Ils ajoutent que les effets bénéfiques d’une telle approche ne se limitent pas simplement à un meilleur fonctionnement des mécanismes intellectuels. Pour étayer leur point de vue, ils mentionnent le livre de A.H. Maslow, Motivation and Personality, dans lequel ce psychologue américain souligne “ à quel point la réussite personnelle dépend de la santé physique et mentale de l’individu, elle-même liée à la satisfaction de cinq besoins fondamentaux :

- 1) besoins physiologiques (dormir, manger, etc.);
- 2) besoin de sécurité;
- 3) besoin d’amour, d’affection et d’appartenance;
- 4) besoin d’estime;
- 5) besoin de réalisation personnelle ”.

Ils poursuivent leur étude en précisant que, selon Maslow, c’est le besoin de réalisation personnelle qui constitue en fait la principale de ces cinq motivations et que la créativité lui est étroitement soumise. D’autres psychologues pensent d’ailleurs de même. C’est le cas de Carl Rogers qui affirme que, en ce sens, “ l’éducation, dont le rôle essentiel est d’équiper les hommes pour les tâches où leur nature même les pousse, aide l’individu à acquérir la sécurité et la liberté psychologique indispensables à la réalisation de ses capacités créatrices. Par l’accroissement de connaissances qu’elle implique, l’éducation permet à la fois de réduire l’inconnu et d’inspirer de nouvelles quêtes ”.

Devenue plus stimulante puisque privilégiant la créativité, l’école, si elle intégrait ces préceptes, s’en trouverait, à n’en point douter, revivifiée. Et peut-être même que cette optique, qui pourrait faire l’objet d’un nouveau pacte passé par le système éducatif avec ses “usagers”, l’aiderait à retrouver une finalité plus évidente aux yeux de la société toute entière (ce qui est parfois loin d’être évident par exemple pour de jeunes gens qui réalisent que trouver une place d’apprentissage s’apparente de nos jours de plus en plus à une sorte de quête du Graal). Sans entrer dans de réductrices généralisations, il semble aussi que cette volonté de réforme doive concerner au premier chef les enseignants qui, confrontés à toujours plus d’exigences extérieures à l’enseignement à proprement parler, peinent parfois à trouver un second souffle et ne parviennent dès lors plus à communiquer de manière durable l’enthousiasme nécessaire à toute transmission de connaissances.

CHAPITRE 4

La Santé comme état d'Équilibre

Administrer des médicaments une fois que les maladies se sont développées peut être comparé au comportement de ces personnes qui se mettent à creuser un puits alors qu'elles ont soif et de celles qui se construisent des armes alors qu'elles se sont déjà lancées dans une bataille. Ne serait-il pas un peu trop tard ?

Nei Ching

A en croire Fritjof Capra, on trouve à l'origine des conceptions de la santé et de la maladie qui prévalent de nos jours encore dans le monde deux anciens systèmes médicaux. D'une part, il y a la tradition de la médecine hippocratique qui a servi de base à la science médicale occidentale et, d'autre part, le système de la médecine chinoise classique, fondement de la plupart des traditions médicales de l'Asie. Toutefois, pour être tout à fait exact, il convient de préciser que la médecine telle qu'elle était professée par Hippocrate avait elle-même trouvé dans l'ancienne tradition grecque un terreau fertile. Sans entrer dans un trop long récapitulatif historique, il paraît cependant utile de rappeler que, durant l'Antiquité, le phénomène de la guérison était considéré comme étant d'essence spirituelle et se trouvait associé à de nombreuses déités. La plus importante de celles-ci était Hygée pour qui le gui constituait la panacée universelle. Les rites curatifs qu'elle prônait constituaient autant de secrets qui étaient gardés par des prêtresses. Toutefois, vers la fin du second millénaire avant Jésus-Christ, à la suite de multiples invasions barbares, le modèle de société patriarcal finit par s'imposer en Grèce, ce qui eut pour conséquence d'entraîner une distorsion des anciens mythes féminins. Celui d'Hygée n'échappa pas à cette évolution et ainsi on fit d'elle la fille d'Asclépios (ou : Esculape) qui était devenu le nouveau dieu dominant de la médecine. De plus, on associa à Hygée la figure d'une soeur nommée Panakeia. Dans cette nouvelle version du mythe, Hygée se voyait donc dévolue la tâche de préserver la santé alors que sa soeur se consacrait à la recherche de nouveaux médicaments. Entre parenthèses, il est intéressant de noter que l'on retrouvait déjà dans ce mythe antique le distinguo entre prévention et thérapie qui subsiste encore dans notre conception actuelle de la médecine. C'est donc de cette tradition qu'est issue la médecine hippocratique qui proposait en fait un condensé des connaissances médicales enseignées dans les diverses corporations fondées par les héritiers d'Asclépios. Concrètement, la médecine d'Hippocrate considérait la santé comme un état d'équilibre. Quant aux maladies, le médecin grec ne croyait pas, contrairement à bon nombre de ses contemporains, qu'elles étaient provoquées par des démons. Selon lui, les maladies étaient causées par des phénomènes naturels pouvant être étudiés scientifiquement. La mise en oeuvre d'un traitement ainsi que, de manière plus générale, une organisation sage de la vie permettaient donc de prévenir et de juguler la plupart des pathologies. Dans *De l'Air, de l'Eau et des Lieux*, son ouvrage le plus important, Hippocrate développe en outre une conception de la médecine vue comme une véritable "écologie humaine". Il démontre en effet que le bien-être de l'individu se trouve grandement influencé par des facteurs environnementaux – qualité de l'air, de l'eau, de la nourriture, topographie du terrain ou encore habitudes de vie en général.

De manière quelque peu surprenante, ces principes médicaux furent développés, non seulement dans la Grèce antique, mais également dans la Chine antique. S'appuyant sur le taoïsme et le confucianisme, la médecine chinoise fut formalisée en un système d'idées et couchée par écrit dans les textes médicaux classiques. Reposant sur la dichotomie entre le yin et le yang, ces traités considéraient en fait l'univers tout entier, tant naturel que social, comme se trouvant dans un état dynamique basé sur cette bipolarisation originelle. Concrètement, l'individu sain et la société saine étaient présentés comme parties intégrantes d'un grand modèle ordonné alors que la maladie se trouvait être une rupture d'harmonie située à un niveau individuel ou social. Il est à noter que ce type de relations entre un organisme plus petit qui se trouvait englobé dans un autre plus vaste prévalait également au niveau du corps humain. La vision chinoise du corps a en effet toujours été avant tout fonctionnelle et elle s'est donc montrée plus soucieuse des interrelations entre les parties du corps que de la précision anatomique. Sa conception des organes est d'ailleurs différente de celle qui prévaut dans la médecine occidentale puisque la notion de poumon englobe par exemple (outre les poumons eux-mêmes) le nez, la peau et l'ensemble du système respiratoire. Cohérente, la médecine chinoise ne se départit d'ailleurs jamais de sa fidélité à ces principes puisqu'elle allait même jusqu'à considérer que tout individu est responsable de sa propre santé et qu'il a le devoir de demeurer sain. Il en découle que, même si le médecin prend part au processus de guérison, la responsabilité première demeure celle du patient.

L'exemple chinois n'est pas unique puisqu'il existe dans d'autres cultures des conceptions médicales tout aussi intéressantes. Mais ce n'est pas ici le lieu pour en faire l'inventaire. Cela d'autant plus qu'il convient de se montrer très prudent dans l'étude comparative des systèmes médicaux appartenant à des cultures différentes. Comme le rappelle Capra, tout système de soins est en effet aussi un produit de son histoire et n'existe que dans un certain contexte environnemental et culturel. Pour être parfaitement clair, il n'est sans doute pas vain de rappeler qu'il ne s'agit nullement de choisir de rejeter en bloc les acquis de la médecine occidentale puisque les effets positifs de celle-ci sont indubitables (prolongation de l'espérance de vie, développement spectaculaire de techniques chirurgicales dans de très nombreux domaines, etc.). Ce que l'on suggère ici, c'est que, alors même qu'il serait inopportun de vouloir l'amener à renoncer à ses avantages propres, il semblerait pourtant positif de la pousser à intégrer les éléments qu'elle jugera intéressants afin d'enrichir un peu plus encore la déjà très vaste panoplie des méthodes qu'elle peut actuellement mettre en oeuvre. Au niveau de la conceptualisation, la médecine occidentale retirerait d'ailleurs, à n'en point douter, de nombreux avantages de cette prise en compte d'apports extérieurs. Les scientifiques et les psychothérapeutes savent par exemple parfaitement bien que, d'un point de vue expérimental, la manière de questionner fournit des résultats fort différents. Reste donc à développer des méthodologies adéquates pour rendre opérantes de telles conjonctions. Finalement, s'il fallait tirer un enseignement principal de ce qui précède, peut-être conviendrait-il de rappeler à nouveau la nécessité d'opérer un décloisonnement entre les diverses traditions médicales dont les thérapeutes actuels sont à la fois les dépositaires et les continuateurs. En ce sens, on ne peut que déplorer la méfiance assez répandue à l'encontre des médecines autres que la médecine occidentale qui entraîne de nos jours (entre autres) la quasi disparition de la conscience des interdépendances existant entre l'homme et ce qui l'entoure. Toutefois, pour être juste, il convient de mentionner le fait que des tentatives de rapprochement entre les diverses obédiences du monde médical ont déjà été entreprises. S'inspirant de la médecine hippocratique, Capra a par exemple proposé un type de médecine appelé "médecine holistique" qui intègre précisément de tels paramètres. Capra affirme que la pensée systémique (qui est l'instrument permettant de bâtir une médecine holistique) est une pensée processus : " Alors que la plupart des définitions décrivent la

santé comme un état statique de bien-être parfait, le concept systémique de la santé implique une activité et un changement continu, reflétant la réponse créative de l'organisme aux pressions de l'environnement. L'état d'un individu dépendant fortement de l'environnement naturel et social, il ne peut en effet exister de niveau absolu de santé indépendant de cet environnement ". (De manière plus générale, on peut rappeler que l'intégration d'optiques telle que celle développée ici par Capra constitue l'un des principaux objectifs du présent ouvrage qui se propose notamment de susciter une prise de conscience de phénomènes hétéroclites sans toutefois en tirer de théories générales mais en cherchant plutôt à démontrer la richesse de certains concepts par la répertoriatio n des différents angles d'approche sous lesquels ils sont susceptibles d'être envisagés).

CHAPITRE 5

Activité et Rayonnement

Ce n'est pas dans le fait de laisser quelque chose derrière lui que réside la grandeur de l'homme mais en ce qu'il travaille et jouit et incite les autres au travail et à la jouissance.

Goethe

Tout le monde s'accordera à dire qu'il semblerait que des progrès soient réalisables afin que l'on parvienne à se départir de l'optique qui prévaut quant au travail. Celle-ci demeure en effet pour le moins réductrice puisqu'elle limite le travail à un simple emploi que l'on occupe pour en retirer un salaire. La notion de satisfaction que peut apporter ce que l'on fait est en effet devenue étrangère à de nombreux travailleurs. Dans ces conditions, il est évident qu'ils ne parviennent que malaisément à éviter une certaine frustration dont les causes sont à chercher dans le fait que ces personnes ont pris l'habitude de se considérer comme de simples rouages d'une entreprise (le plus tragique dans tout cela, étant que, du fait de la toujours plus grande automatisation, ce rôle de rouage ne leur sera, à terme, même plus garanti). La faculté de se poser des questions, d'imaginer des solutions à des problèmes concrets, leur devient ainsi de plus en plus étrangère. D'ailleurs, quiconque voudrait se convaincre de ce manque de créativité y parviendrait aisément : il lui suffirait d'entreprendre un rapide examen de la situation actuelle dans ce domaine afin de s'apercevoir qu'il existe de nombreux secteurs où la créativité fait relativement défaut, tel que celui de l'artisanat ou celui de l'industrie par exemple. Et pourtant : s'il est un monde dans lequel une certaine attitude créative devrait être érigée en principe méthodologique, ce devrait bien être celui du travail.

Pour prendre le cas de l'artisanat, il semblerait souhaitable qu'il rompe avec une certaine reproduction quasi mécanique de traditions ancestrales afin d'évoluer vers une approche plus novatrice qui pourrait par exemple tendre vers le design. Cette salutaire métamorphose a d'ailleurs déjà été menée à bien en Italie, ce qui a eu pour effet de dépoussiérer considérablement un domaine dans lequel la confusion entre simple activité de loisir et artisanat véritable règne encore trop souvent. Et, pour pallier à cette dérive tout comme pour accroître l'importance de l'inventivité, sans doute le développement d'un langage personnel devrait-il donc constituer la priorité absolue de l'artisan. Il convient pourtant de modérer ce propos en précisant que, de manière générale, la capacité d'innovation doit être conjuguée avec une certaine humilité puisqu'il ne s'agirait nullement de dénigrer les acquis du passé. La dimension à privilégier doit en effet demeurer celle de la rigueur dans l'exécution du geste, règle que les anciens artisans conservaient en permanence à l'esprit. En ce qui concerne le monde de l'industrie maintenant, on peut dire que des rapprochements entre différents secteurs réputés étanches les uns aux autres y ont été opérés plus nettement encore puisqu'on a commencé à mettre en place un certain interface avec le monde de la créativité. On peut mentionner l'exemple de la céramique qui est une matière utilisée en art mais à laquelle l'aéronautique, la construction

automobile ou la recherche médicale ont également largement recours. Des projets de vêtements en céramique ainsi que des études se fixant pour objectif de parvenir à remplacer le papier par la céramique sont également en cours actuellement. A l'évocation de ces quelques pistes, on entrevoit donc tout le potentiel que pourrait induire le développement d'une approche moins obtuse de l'industrie et de l'artisanat.

Pour en venir aux travailleurs eux-mêmes maintenant, on peut avancer qu'il serait bénéfique qu'ils ne s'enferment pas dans leur unique spécialité. En ce sens, la favorisation d'une évolution des mentalités ne pourrait se révéler, une fois encore, que profitable, non seulement pour eux, mais aussi pour l'ensemble des intervenants du monde du travail. D'ailleurs, comme de nombreux colloques et débats l'ont déjà illustré, des possibilités de modifier cette ancienne conception du travail qui prévaut encore aujourd'hui existent bel et bien. Les pistes explorées dans ces débats tendraient d'ailleurs à prouver que la nécessaire redéfinition la notion de "travail" se doit d'inclure pour une large part cette attitude créative qui était évoquée plus haut. Mais il convient de préciser d'emblée à quel type de créativité on fait ici référence. Dans le monde du travail, la créativité, au sens où on l'entend encore actuellement, est une notion que l'on rattache plus facilement à des professions haut-de-gamme dans lesquelles l'inventivité est utilisée pour créer plus de richesses. Il faudrait donc qu'une réflexion soit menée à bien afin que l'on parvienne à démocratiser le recours à la créativité de manière à ce qu'elle profite à l'ensemble du monde du travail (il va sans dire que tout cela ne pourra se faire qu'au travers d'une réforme de l'éducation qui, seule, pourra doter les travailleurs des instruments pouvant leur permettre d'améliorer leurs compétences dans ce domaine).

L'importance des changements à entreprendre est donc considérable et paraît suggérer qu'ils ne pourront être menés à bien qu'à plus ou moins long terme. Toutefois, on constate d'ores et déjà l'apparition de quelques signes positifs de cette évolution qui débute à peine. On remarque en effet depuis quelques années que certains sansemplois perçoivent qu'il convient d'être plus inventif et qu'il est préférable de bâtir son avenir plutôt que de pester contre des employeurs peu perméables à leurs revendications (ce qui se révèle souvent aussi stérile qu'épuisant). De plus en plus nombreux sont donc ceux qui décident de devenir indépendants et qui réussissent en découvrant un filon non encore exploité ou en créant ainsi un produit nouveau. Ceci est particulièrement flagrant en informatique où des prestations de tous genres sont proposées (ou ne vaudrait-il pas mieux dire inventées ?) pour subvenir aux besoins des utilisateurs d'ordinateurs. On parle ici plus particulièrement de l'informatique, mais il serait toutefois inexact de limiter les possibilités d'innovation à cet unique domaine puisque des activités nouvelles sont actuellement développées dans des secteurs comme l'environnement, l'éducation ou encore l'aide aux personnes dépendantes. La multiplication de ces emplois d'un nouveau type constitue certes un signe encourageant, mais il n'en demeure pas moins qu'il faut que ces entrepreneurs d'un nouveau type s'investissent totalement dans cette aventure que constitue la création de leur propre emploi. Se prendre en charge paraît être la dimension la plus essentielle ici puisque, en cas de réussite, elle peut induire, outre des avantages matériels, une plus grande réalisation personnelle pour l'individu qui a initié un tel projet.

Mais là aussi, il convient de ne pas se laisser emporter par un trop grand enthousiasme : on imagine bien que dans le futur tout le monde n'occupera pas une fonction dans l'un des domaines issus de cette évolution. Toutefois, même pour les personnes qui n'ont pas acquis ce statut d'indépendant, il semblerait qu'elles puissent déjà réaliser quelques petits progrès actuellement afin de modifier de manière sensible la perception de leur emploi. Et c'est ici que réapparaît la notion d'être bien dans son travail, à savoir l'idée que, où que l'on se situe dans la hiérarchie, il est possible d'investir son poste en adoptant une autre

attitude, l'objectif étant de conférer à ce dernier une certaine dignité. D'ailleurs, si on constate de nos jours qu'un nombre grandissant de personnes se disent peu ou pas satisfaites de leur emploi, force est de reconnaître que, parallèlement, subsiste tout de même un nombre important de travailleurs qui eux affirment trouver du plaisir dans leur activité. Souvent, la raison de l'approche positive de ces derniers tient au fait qu'ils ont pris conscience de leur potentiel et qu'ils s'appliquent à le développer. Par conséquent, il semble que la première étape vers une approche plus digne et plus apaisée de l'emploi consiste à prendre acte de cet état de fait et, plutôt que de consommer du travail, de tâcher de se créer un emploi au sens plein du terme.

CHAPITRE 6

“ Penser globalement, Agir localement ”

L'homme a obtenu le gouvernement de la terre, et il n'est pas un bon gouverneur. Mais les éveillés, les hommes de bonne volonté n'en doivent pas moins accomplir leur tâche, non au moyen de leçons et de sermons, mais en essayant que leur vie ait un sens, chacun dans la sphère où il se trouve.

Hermann Hesse

Comme l'a bien montré Fritjof Capra, les choix sociaux vitaux auxquels nous nous trouvons désormais confrontés ne sont plus locaux (comme pouvait l'être la décision d'opter pour d'avantage de routes, d'écoles ou d'hôpitaux) mais globaux. Ce sont en effet devenus des choix entre des principes d'auto-organisation qui affectent le monde entier (centralisation ou décentralisation, priorité au capital ou au travail, technologies dures ou douces). Cette nouvelle donne qui prévaut en économie depuis plusieurs années maintenant ne va d'ailleurs pas sans poser problème puisqu'elle implique une refonte de nos manières de penser dans un domaine en perpétuelle mutation. C'est cet accroissement de complexité qu'a tenté de souligner E.F. Schumacher en affirmant que “ le problème de la vie économique est qu'elle exige constamment la réconciliation vivante d'opposés qui, en logique pure, sont irréconciliables ”. Même si ce sont là des considérations générales, les observations de Schumacher permettent, semble-t-il, d'illustrer toute l'ambiguïté de notre rapport à l'économie : ardue à cerner de par ses innombrables ramifications, elle nous paraît de ce fait relativement abstraite, mais, ancrée directement dans notre quotidien, elle exerce par là même sur nos vies une influence considérable. Peut-être serait-il d'ailleurs préférable de décrire l'indétermination de son statut en disant que l'on a l'impression de se trouver dans une situation de présence-absence de l'économie qui, dans nos sociétés, prend souvent une tournure obsessionnelle.

Force est donc de constater que l'économie occupe une place de plus en plus considérable dans nos vies. Nous sommes en effet tous concernés par les péripéties qui marquent son évolution. Cet état de chose soulève pourtant bien des questions quant aux rapports que le monde économique entretient avec les hommes qui en sont les acteurs et, de manière plus générale, avec l'ensemble de la société. Par exemple, on constate de plus en plus que les décisions des banques et des entreprises vont uniquement dans le sens de la favorisation des intérêts d'une seule frange privilégiée de la population, à savoir celle des actionnaires. Cet objectif, compréhensible en soi, implique cependant des conséquences tragiques puisque l'on assiste de façon endémique à la disparition de l'aspect humain dans le domaine de l'économie. Nous avons tous en mémoire des exemples récents d'entreprises qui annoncent la suppression de milliers d'emplois alors même que leurs bénéfices sont plus que substantiels. Pour ces entreprises, la logique de ces licenciements s'explique parfaitement bien puisque leur corollaire se trouve être l'augmentation aussi fulgurante qu'immédiate du cours de leurs actions. Face à tant de cynisme, on assiste d'ailleurs, symptomatiquement, depuis quelques années à une recrudescence du sentiment d'angoisse par rapport à la perte d'emploi, angoisse qui se

traduit par la multiplication des grèves et des manifestations qui ont lieu lors des licenciements ou à l'occasion de revendications salariales. Ces manifestations sont tout à fait emblématiques de la situation d'incompréhension qui a actuellement tendance à s'accroître entre patrons et employés d'une part et entre patrons et syndicalistes d'autre part. La protestation portée sur la place publique qui en découle symbolise d'ailleurs plus une rupture de dialogue qu'une volonté de trouver des solutions. Elle donne à voir l'image de deux positions se faisant face et tentant d'imposer leur point de vue à l'autre camp. Face à ces évolutions inquiétantes, on ne peut que s'interroger sur le devenir d'une société où les facteurs humains passent au second plan et où l'homme se trouve être au service de l'économie alors que ce devrait être le contraire. Aux travers des réactions de plus en plus véhémentes des employés licenciés, on peut déjà pressentir, sans jouer les mauvais prophètes, que ce modèle de société à son avenir derrière lui puisqu'il pourrait entraîner à terme, au mieux une refonte totale de ses schémas de fonctionnement, et, au pire, une implosion sociale sous forme de rejet épidermique (sur ce point au moins, nombreux sont les sociologues et les politiciens à se rejoindre).

A ces phénomènes socio-économiques préoccupants s'ajoute le fait qu'il est possible de détecter quelques incohérences dans le fonctionnement de l'économie de marché telle qu'elle est pratiquée actuellement. Celle-ci repose en effet sur un certain nombre de contradictions logiques qui, pour abstraites qu'elles puissent apparaître dans un premier temps, n'en cessent pas pour autant d'être préoccupantes. On assiste par exemple au télescopage de deux types de considérations contradictoires en ce qui concerne l'économie. D'une part, les états industrialisés se trouvent être dans leur grande majorité des démocraties, ce qui suppose un état politique qui trouve sa traduction à la fois dans des institutions parlementaires en permettant le bon fonctionnement, ainsi que dans des frontières géopolitiques clairement définies. Et, d'autre part, on trouve dans la majorité de ces pays des conceptions néo-libérales en matière de commerce, ce qui suppose une abolition de fait de tout type de barrières géographiques ou politiques. Dès lors, on peut se demander dans quelle mesure la dimension démocratique, qui était historiquement première, peut encore concrètement être conjuguée avec des considérations économiques qu'un État ne peut, pragmatiquement, pas ignorer puisqu'il en va de sa survie. Ce qui se joue ici ce n'est donc pas, contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de penser, l'amélioration du fonctionnement de l'économie de ces pays, mais c'est bel et bien l'avenir de la démocratie de façon générale. De telles inquiétudes pourraient bien sûr paraître disproportionnées à certains, mais elles se révèlent pourtant d'autant plus d'actualité que certains des mécanismes qui les sous-tendent sont d'ores et déjà présents dans nos sociétés. Pour ne citer que l'un de ceux-ci, on peut mentionner le fait que bien souvent les actionnaires parviennent, de par leur poids économique, à faire jouer en plein des systèmes d'influence souterrains pour orienter certaines décisions politiques dans un sens qui leur sera favorable. Le simple citoyen, quant à lui, ne pourra bien évidemment jamais activer de tels réseaux et il devra donc subir les implications financières de décisions pour lesquelles son avis ne s'avérera être en définitive que consultatif.

Abstraction faite de ces considérations générales, peut-être que pour les employés de ces grandes entreprises qui dominent le marché le salut pourrait bien résider dans l'adoption d'une démarche autre que celle qu'ils avaient suivie jusque là. Confrontés à des forces qui les dépassent largement du fait de l'importance des intérêts financiers en jeu, il semblerait qu'au lieu de miser sur une future (quoiqu'improbable) disparition de cette logique de l'actionnariat qui entraîne bien souvent la suppression de leurs postes de travail, ils doivent trouver dès maintenant des solutions individuelles à leurs problèmes d'emploi. En ce sens, comme on l'avait déjà suggéré plus haut, les emplois de proximité (c'est-à-dire par exemple les travaux liés à l'environnement et à la santé) paraissent être des

alternatives intéressantes au statut de travailleur en entreprise accomplissant ces huit heures par jour et n'ayant aucune garantie véritable quant à son avenir professionnel. Amorcée depuis quelques années, cette tendance semble d'ailleurs se renforcer puisque, à cause de la crise, de plus en plus nombreuses sont les personnes qui se lancent et osent devenir des "indépendants" (mais on sait que ce sont les indépendants qui sont le plus astreints aux effets des contingences extérieures). Entre parenthèses, peut-être serait-il plus judicieux de dire ici "grâce à la crise" puisque, comme le suggère le fait que l'idéogramme chinois désignant le mot crise soit le même que celui utilisé pour le mot chance, une période difficile peut également entraîner une certaine prise de champ par rapport aux principes qui régissent une société aux bases devenues vacillantes. Pour transposer dans le domaine réel l'idée qui point ici, on peut rappeler que, les trente dernières années ayant été placées sous le signe du règne de l'argent, sans doute la période critique que nous traversons provoquera-t-elle une redéfinition des valeurs que nous entendons mettre en exergue dans notre société. Reste donc à savoir si nous préférons poursuivre sur notre voie et conserver pour objectif principal "d'avoir de l'avoir plein nos armoires" (comme dit Alain Souchon) ou si nous allons au contraire nous diriger vers une prise de conscience plus conséquente de la superficialité de ces valeurs.

L'essai d'Alain Minc intitulé *Le Nouveau Moyen Age* insiste sur le caractère crucial de ces choix auxquels notre société se trouve dès maintenant confrontée. Il part du constat que nous nous retrouvons actuellement privés de toutes les idéologies qui avaient structuré jusqu'alors notre univers de pensée. De plus, si l'on ajoute à cette éclatement de cadre le caractère quelque peu chaotique de nos sociétés, on pourrait aboutir, si l'on n'y prend pas garde, à ce que Minc appelle "une nouvelle barbarie" et à un "nouveau Moyen âge". Le penseur français énonce d'ailleurs une série de symptômes qui pourraient être interprétés comme pouvant être annonciateurs de l'apparition de cette nouvelle barbarie : ratés de la biologie, dérapages de la science, altération de l'environnement ou encore exclusion sociale. Mais Minc s'empresse de rappeler que tout ces aspects inquiétants le seraient nettement moins si nous disposions encore d'une armature intellectuelle solide pour y faire face. Hélas, comme on l'a déjà dit, cela ne semble malheureusement pas être le cas (comme tendrait par exemple à le prouver la perte de confiance en un développement continu et raisonné de la science ou le sentiment qu'il reste toujours possible de réaliser des ajustements dans le domaine de la justice sociale). Selon Minc, ce qui sauvait ce qu'il appelle "le premier Moyen âge", c'était la foi religieuse. Privé de celle-ci, le "second Moyen âge" risque d'aller de déceptions idéologiques en nouvelles barbaries et de nouvelles barbaries en doctrines malfaisantes : "Autrefois, avec la communauté de base et Dieu, l'individu était armé pour affronter un monde sans perspective de progrès. Ces références disparues, c'est le mythe du progrès qui les a remplacées. Lui à son tour condamné, impossible de parcourir le chemin à l'envers. Dieu nous revient, sous forme de fanatismes et d'irrationnel : il mérite mieux...".

On conclura ce développement par le constat suivant : du fait de la mondialisation des marchés qui avait été évoquée il y a peu, on assiste progressivement à l'uniformisation des modes de vies. Ceux-ci se calquent en effet de plus en plus sur celui qui prévaut dans les pays riches. Cette évolution a pour conséquence que les problèmes de tous ordres (spirituels autant que matériels) répertoriés par Alain Minc ne sont désormais plus l'apanage du seul occident puisqu'ils ont tendance à s'exporter et à frapper ainsi le reste du monde. Par conséquent, même s'il est indéniable que le modèle occidental amène avec lui un certain nombre de progrès dans divers domaines (niveau de vie, hygiène, médecine, etc.), il n'en demeure pas moins qu'on peut s'interroger sur les bienfaits réels de ce qu'il faut bien considérer malgré tout comme une forme d'impérialisme économique. Cette interrogation n'est en outre pas le propre de la seule économie puisqu'elle semble

particulièrement saillante également dans le domaine de la culture : à tout vouloir occidentaliser, ne risque-t-on pas de dérégler des processus régissant, pour certains depuis des siècles, l'existence de populations entières ? De surcroît, quelles conséquences entraîneront ces ruptures d'équilibres ? Cela, nul ne semble pouvoir le prédire.

Dans son essai intitulé *Le crime parfait*, Jean Baudrillard a inclus une histoire qui cristallise ces inquiétudes. Il rappelle que, dans le bouddhisme, on trouve l'idée d'une combinatoire que les moines mettent en place à partir des lettres composant le nom de Dieu. Bien évidemment, on postule que les moines qui passent leur existence à épeler les différents noms de Dieu ne parviendront jamais à énoncer l'intégralité des différentes possibilités auxquelles on peut arriver. Baudrillard dit que, par défi, des ingénieurs de chez IBM décident de se rendre dans une vallée reculée du Tibet afin de mettre au point un programme qui puisse venir en aide aux moines dans leur tâche sisyphéenne. Bien évidemment, ces ingénieurs finissent par parvenir à leurs fins. Toutefois, le dernier soir, après avoir quitté les moines, les ingénieurs redescendent lentement dans la vallée mais, lorsqu'ils veulent jeter un dernier regard en direction du monastère, ils s'aperçoivent que dans le ciel les étoiles s'éteignent les unes après les autres. Cette fable est intéressante en ce qu'elle paraît confirmer l'intuition qui ouvrait ce chapitre : à vouloir absolument imposer nos valeurs et notre vision occidentale des choses à l'ensemble du monde, on risque de substituer le chaos à un certain ordre établi sous prétexte que nous ne saisissons pas les principes sur lesquels il repose.

CHAPITRE 7

L'Arrière-monde du Virtuel

Nous rêvions de passer de l'autre côté des miroirs, mais ce sont les peuples des miroirs eux-mêmes qui feront irruption dans notre monde. Et cette fois, ils ne seront pas vaincus.

Jean Baudrillard

Le chapitre précédent s'était donc ingénié à stigmatiser un certain cynisme économique. Ne se voulant nullement exhaustif, il n'abordait pas un certain nombre de problématiques annexes. En guise de transition avec ce qui va suivre, il semble pourtant intéressant d'insister sur l'une d'entre elles, à savoir le constat que le rapport problématique que nous entretenons avec l'économie en général et avec l'argent en particulier a de surcroît tendance à devenir de plus en plus virtuel. La majorité des factures et des achats sont en effet désormais effectués grâce à des cartes bancaires, ce qui pose le problème du concept d'argent lui-même. Concrètement, si l'on effectue son travail et que l'on reçoit un salaire (viré sur un compte la plupart du temps) et que l'on utilise ensuite des cartes ou des systèmes de virement, on se trouve privé de tout rapport matériel à l'argent. Le fruit de notre labeur trouve en effet sa concrétisation dans un morceau de plastique ou dans un bout de papier qui sert à acquérir ce dont on a besoin. Le traditionnel rapport aux billets et aux pièces tend ainsi à disparaître au profit d'une forme aseptisée et abstraite de l'argent, à savoir une numérisation de données sur des supports "froids". Cela peut apparaître anodin et on peut même se féliciter de l'émergence de ces nouveaux moyens de paiements pour des raisons pratiques (plus rapides, moins de risques de vol, etc.). Cependant, tout ceci participe d'une tendance à l'abstraction des données de notre quotidien qui renforce chez l'homme l'impression de disparition de toute emprise sur sa vie. Il semblerait donc que notre modèle occidental tende à accentuer ces processus pervers de distension des rapports de l'homme avec les données fondamentales qui composent sa vie.

De cet extension endémique du virtuel, on peut dire que les problèmes majeurs qu'il soulève se trouvent posés par le développement chaotique d'internet. En effet, face au flux extrêmement important d'informations qui se trouvent véhiculées par le réseau des réseaux, on peut s'interroger quant à l'intérêt réel que représente ce vecteur. Mais qu'on ne se méprenne pas : le fait que l'on puisse y consulter d'innombrables données, difficilement accessibles sans lui, est en soi une bonne chose. Toutefois, le réseau pose lui aussi la question de son interaction avec l'homme. Celui-ci pourrait voir en internet uniquement l'ultime progrès d'une société basée sur la communication. Cependant, il convient de relativiser cet apport puisque, à bien y réfléchir, internet représente finalement l'inverse, à savoir une "incommunication" de fait. L'utilisateur du réseau peut, certes, dialoguer avec d'autres "internauts" mais il ne le fait que de chez lui, enfermé et les yeux rivés sur un écran qui lui donne l'illusion de l'interaction que l'on retrouve dans la communication "réelle". Il ne faut en effet pas se cacher que cette dimension interactive

reste, malgré des progrès récents, relativement mécanique. De plus, les sites sur lesquels il est possible de dialoguer en temps réel (et où l'on peut aborder les thèmes les plus divers) ne dissimulent que médiocrement le grand anonymat qui est de règle, chaque utilisateur pouvant se choisir un pseudonyme. Le pacte communicationnel qui présupposait un contact de visu ainsi qu'un échange de paroles se trouve ainsi brisé au profit d'un mode de transmission hybride de la pensée, ni vraiment réel ni totalement virtuel. A cette ambiguïté se surajoute encore le problème du statut de l'utilisateur qui, comme on le suggérait plus haut, sous prétexte d'ouverture sur le monde, se retrouve finalement cloîtré chez lui. On peut voir dans cet état de fait une des nouvelles formes que pourrait prendre la schizophrénie à l'âge des computers mis en réseaux. Sans doute convient-il dès lors s'interroger sur le bien-fondé de cette mise en relation de personnes à travers le monde qui aboutit en dernière analyse à les faire se sentir plus proches d'un être, anonyme ou presque, vivant parfois à des milliers de kilomètres de distance alors qu'il ignore bien souvent jusqu'au nom de son voisin de palier. Toutefois, il ne s'agirait pas de diaboliser cet instrument somme toute intéressant qu'est internet puisque finalement il ne devient que ce que l'on veut bien qu'il devienne.

CHAPITRE 8

Nature et Naturalité

J'ai passé bien des heures de ma vie à regarder pousser l'herbe ou à contempler la sérénité des grosses pierres au clair de lune. Je m'identifiais tellement au mode d'existence de ces choses tranquilles, prétendues inertes, que j'arrivais à participer à leur calme béatitude.

George Sand

La question du travail qui était abordée au chapitre précédent ne peut en fait être envisagée qu'en tenant compte de son pendant : les loisirs. Pour de nombreuses personnes, le fait de travailler a en effet également pour but de parvenir à se payer de quoi s'extraire de leur activité professionnelle. Cette finalité paraît donc à première vue aisément explicable cependant il convient de s'attarder un peu sur elle afin de tenter de découvrir si les loisirs constituent véritablement une fin en soi ou s'ils dissimulent des motifs plus secrets. Le fait d'aller skier le week-end par exemple semble facilement s'expliquer par le plaisir que l'on éprouve à se défouler sur les pistes et par une certaine griserie que procure le ski. Pourtant, à bien y réfléchir, on peut se demander si le véritable enjeu de cette activité ne réside pas ailleurs. Le ski se pratique en effet dans la nature et la question que l'on peut se poser est de savoir si ce que l'on recherche à travers le ski ce n'est pas plutôt le fait de se retrouver dans la nature plutôt que le seul plaisir de la glisse. Enfermé la plupart du temps dans un univers dominé par le béton, l'homme urbain semble rechercher en priorité un certain contact privilégié avec cette nature dont sa vie quotidienne le tient si souvent éloigné. Dès lors, pour reprendre notre exemple, le ski ne doit plus être analysé comme simple activité de défoulement mais bien comme une volonté de connaître à nouveau une certaine symbiose avec le milieu naturel. Bien évidemment, on trouve également des sportifs qui ne voient dans la nature qu'un simple décor dans lequel ils viennent pratiquer une activité physique et à laquelle ils ne prêtent guère attention. Toutefois, il semblerait qu'il s'agisse là d'une minorité comme tendraient à le prouver, de manière plus générale, le très grand engouement pour ce qu'on appelle le "tourisme vert" que l'on constate depuis quelques années.

L'homme des villes semble donc rechercher en priorité une certaine communion avec un environnement plus authentique comme celui que l'on retrouve en montagne ou à la campagne. Il redécouvre ainsi le plaisir de se promener dans la nature, loin de tous les soucis qu'il a laissé derrière lui en ville. Il n'est bien sûr pas le premier à découvrir les bienfaits de la promenade puisqu'il existe toute une littérature sur ce sujet. Et, s'il ne fallait retenir qu'un seul de ces auteurs qui ont célébré les joies des ballades, sans doute faudrait-il alors arrêter son choix sur Jean-Jacques Rousseau qui dans son ouvrage intitulé Les " rêveries " du promeneur solitaire a analysé très en détail les phénomènes qui se produisent lorsque l'on marche dans un cadre naturel. L'idée centrale de Rousseau est en fait que la promenade constitue un moment privilégié de communion avec soi-même et avec la nature. Il décrit d'ailleurs très bien l'osmose qui se crée avec l'environnement

ambiant ainsi que le mode de déroulement des raisonnements qui viennent ponctuer ces pérégrinations. Comme le titre de son livre le montre très clairement, on peut alors qualifier ces réflexions de méditations à proprement parler puisque les pensées les plus diverses éclosent, fleurissent puis se flétrissent, laissant place à d'autres pensées qui viennent les relayer. Il y a donc là apparition d'un mode de réflexion extrêmement naturel qui se trouve encouragé par la solitude ainsi que par le très fort sentiment de communion avec cette nature qui entoure le promeneur. Rousseau l'exprime d'ailleurs fort bien lorsqu'il dit : " Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement à moi sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu ".

Si l'on étudie plus en détail ce fragment, on y découvre deux notions-clés, à savoir celle de méditation et celle d'accord avec un certain ordre naturel des choses. C'est d'ailleurs sans doute ces deux dimensions qui expliquent le plaisir que retrouvent depuis peu nos contemporains à arpenter nos monts et nos campagnes. Ils y retrouvent en effet une nature accueillante qui les pousse à réfléchir sur leur existence et sur leur mode de vie. Ce ressourcement s'avère donc salutaire puisqu'il permet une prise de conscience du rapport originel à la nature qui s'affirme de plus en plus comme l'un des seuls havres de paix qui puissent se présenter pour l'homme moderne, lui qui se retrouve en permanence happé par le flot ininterrompu des contingences de la vie citadine. On peut noter, par parenthèse, que ce mode de vie nuit aussi considérablement à la capacité de création de l'individu. C'est ce qu'a démontré le psychologue américain Hebeisen au travers de son étude sur les tests de créativité pratiquée en milieu hospitalier : " Quoi que cela soit difficile à prouver, je soupçonne les schizophrènes et ceux qui s'effondrent sous un stress de constituer l'un des groupes les moins imaginatifs, les moins créateurs que l'on puisse trouver. Je suppose aussi que ce fut le manque plutôt que la présence de créativité qui a amené leur effondrement ". Mais pour reprendre notre raisonnement là où on l'avait laissé, on peut dire que se repenser dans un environnement totalement naturel contribue également à prendre conscience de son rapport au monde et de l'interdépendance qui nous lie à lui. Le fait de ne pas se retrouver encerclé par des bâtiments aide également à intégrer le fait que notre état premier est l'état de nature (comme aurait dit Rousseau) et non pas un état de citadin. Il peut sembler que cette remarque apparaisse banale à beaucoup mais elle illustre pourtant une vérité que l'on a trop vite fait d'oublier. Les loisirs, dans la mesure où ils constituent un premier pas effectué dans la direction d'une prise de conscience de cette vérité fondamentale, sont donc à voir comme quelque chose d'extrêmement positif.

Cette prise de conscience participe en outre également de la quête du temps vertical évoquée plus haut puisqu'elle peut contribuer à générer par la suite l'un de ces " instants de rythme parfait où toute chose semble idéale, ne demandant nul effort, et qui constituent des expériences d'ordre élevé pendant lesquelles toute forme de séparation ou de fragmentation est transcendée ". Cette dernière phrase est de Capra pour qui " lorsque nous réussissons un beau coup en jouant au tennis, ou lorsque nous effectuons une descente parfaite à ski, au cours d'une relation sexuelle épanouie, lors de la contemplation d'une oeuvre d'art ou dans une méditation profonde " nous vivons l'un des " rares moments de notre vie où nous pouvons avoir le sentiment d'être en synchronisme avec l'ensemble de l'univers ". On retrouve d'ailleurs dans cette notion de synchronisme l'intuition que les mondes intérieurs et extérieurs sont toujours reliés dans le fonctionnement d'un organisme humain puisqu'ils agissent l'un sur l'autre et évoluent ensemble. L'expression " ne pas voir le temps passer " est celle que nous utilisons habituellement pour traduire ce type d'adéquation entre soi et le monde qui aboutit à un tel

état de bien-être que l'on en vient effectivement à ne plus avoir conscience de la temporalité.

En ce qui concerne les loisirs à proprement parler, on peut encore ajouter que, malgré les possibilités énormes d'enrichissement intérieur qu'ils peuvent offrir, il ne faut pas perdre de vue pour autant qu'une certaine prudence s'impose à leur sujet. Le fait de pouvoir bénéficier de moments de loisirs peut en fait amener à se leurrer sur les avantages que cela représente. En effet, on constate que dans notre société actuelle des idées comme le partage du temps de travail font de plus en plus leur chemin. Même si tous les experts ne sont pas unanimes, cette idée de travailler moins pour travailler tous constitue en soi une piste intéressante en vue de la résolution du problème du chômage. Toutefois, si cette politique de réduction du temps de travail devait se généraliser, la question de savoir ce que l'on entend faire de ce temps libre, finirait fatalement par se poser. Des phénomènes pervers, comme l'alcoolisme, les états dépressifs, etc. sont à redouter parmi la catégorie des gens qui, habitués toute leur vie à travailler, ne sauraient pas que faire de ces "vacances" (au sens étymologique du terme de vacuité) qui leur seraient attribuées pour certains malgré eux. Mais, pour être exact, il faut bien reconnaître que le problème inverse se pose également dans le domaine des loisirs puisque certaines personnes voient en eux un objectif total et une fin en soi qui conditionne toute leur existence. On pressent donc les effets démobilisateurs inquiétants que cette conception de la société vue comme société des loisirs prioritairement peut générer. Il demeure cependant difficile d'explicitier en quoi cela représente véritablement une dérive mais peut-être qu'un bon moyen d'y parvenir consisterait à rappeler cette pensée d'Anthony de Mello qui illustre à sa manière les effets que peuvent entraîner la surprotection et la déresponsabilisation des gens : " Que diable es-tu en train de faire ?", dis-je au singe quand je le vis sortir un poisson de l'eau et le placer sur une branche d'arbre. "Je l'empêche de se noyer", répondit le singe ! "

Pour en revenir à la nature, on peut souligner qu'une autre notion qui apparaît centrale est celle d'humilité. A bien y réfléchir, on s'aperçoit en effet que notre dépendance à l'égard de la nature est bien plus importante que ce que nous aurions pu nous l'imaginer auparavant. Le rôle de la forêt est par exemple particulièrement important pour notre survie même sur cette planète. La forêt nous fournit certes le bois qui nous sert à nous chauffer et à construire des bâtiments mais, plus que tout, elle nous assure l'oxygène qui est le seul garant de notre existence. Se promener en forêt, c'est donc aussi prendre conscience de cette interdépendance entre l'homme et son environnement puisque ni l'un ni l'autre ne sauraient survivre sans l'apport que constitue l'autre. Cette nécessaire réciprocité peut en outre constituer le point de départ d'une plus vaste intégration des relations qui nous lient à ce qui nous entoure. Penser son rapport à la nature en termes de dépendance et de responsabilité peut en effet entraîner une redéfinition de la relation que l'on entend entretenir avec nos "frères humains" (comme disait François Villon). L'idée d'une responsabilisation est donc à mettre plus spécifiquement en exergue ici : si nous pensons mal notre rapport à la nature, on imagine aisément ce que cette attitude peut entraîner comme conséquences dans notre relation aux autres. L'idée de responsabilité dans la gestion du patrimoine naturel peut en effet se trouver relayée par celle de respect de nos semblables car ces deux notions participent en fait de la même approche des réalités qui nous touchent de près. Les modalités d'application de ces principes généraux peuvent en outre être multiples mais il semblerait qu'elle doivent passer en priorité par la prise de conscience, d'une part, que l'homme est bien plus le serviteur que le maître de la nature et que, d'autre part, s'il entend vivre de façon agréable sa vie, il doit se penser comme partie d'un réseau plus large de personnes sans lesquelles il ne saurait exister.

CHAPITRE 9

La Mécanique de précision

L'Art n'a pas plus de rapport avec les virtuoses que le Génie n'a de rapport avec le Talent; la différence entre eux étant, en réalité, incommensurable. Les seuls vivants méritant le nom d'Artistes sont les créateurs, ceux qui éveillent des impressions intenses, inconnues et sublimes.

A. Villiers de L'Isle Adam

La conception que l'on adjoint habituellement à la notion de virtuosité est celle d'achèvement et de perfection. Il semblerait pourtant que cette association d'idée relève plus de la contamination lexicale que de la dépeintion d'un état de chose réel. Si l'on prend par exemple la musique, on s'aperçoit en effet que la virtuosité est certes un objectif extraordinairement important dans la carrière d'un artiste mais on constate également qu'elle ne constitue en fait pour beaucoup d'entre eux qu'une étape vers une élévation plus grande dans la maîtrise de leur art. Le fait de parvenir à parfaitement jouer d'un instrument est certes une condition nécessaire (mais nullement suffisante) pour qui espère devenir un instrumentiste de talent dans son domaine. Pour être quelque peu provocateur, on pourrait même aller jusqu'à dire que la virtuosité en tant que telle est stérile. Il faut en effet que la personnalité de l'artiste puisse parvenir à transcender l'aspect de la simple maîtrise technique pour que l'on puisse parler de vrai talent. S'il fallait fournir un critère concret, on pourrait dire que l'un des indices qui prouvent que ce stade supérieur a été atteint, c'est le fait que, après avoir écouté un disque, on parvienne à reconnaître l'instrumentiste à sa manière tout à fait personnelle d'interpréter un morceau donné. Mais il ne s'agirait nullement de minimiser pour autant l'importance de l'indispensable acquisition de la technique. Cependant, cette dernière doit ensuite être digérée en quelque sorte, ceci afin de permettre le développement du langage personnel de l'interprète. L'apparence de facilité constitue un autre des symptômes qui caractérisent les musiciens qui sont parvenus à dépasser le stade de la virtuosité.

Mais ce qui est valable pour la musique l'est également pour la peinture par exemple. Là aussi on s'aperçoit que la virtuosité n'est pas tout. Preuve en est l'extrême maîtrise technique de faussaires de génie, tel que le français Legros qui parvenait à rendre indécélable son travail de copiste et qui réussissait à tromper les experts les plus confirmés. Toutefois, les oeuvres originales d'un Van Gogh continuaient pourtant à se distinguer de ces artefacts par la passion qu'elles parvenaient à communiquer et qui les rendaient à proprement parler inimitables. On peut en effet copier la technique d'un maître mais on ne parviendra jamais à transmettre la part d'affect qu'il mettait dans ses toiles. Celle-ci relève plus de la richesse de la personnalité de l'artiste que de la simple virtuosité technique. D'ailleurs, on constate qu'actuellement la virtuosité est de moins en moins un facteur déterminant en art. Cette évolution s'explique en grande partie par l'évolution de l'art lui-même qui, avec le développement de l'abstraction et de la conceptualisation, privilégie plus la dimension de l'intellectualisation, que de la mise en oeuvre de techniques

très sophistiquées. Bien sûr, il ne s'agit là que d'une tendance plus propre à l'art contemporain et il ne convient pas de tirer de ce constat de règle générale. La diversité des approches artistiques nous l'interdit d'ailleurs.

Cependant, le délaissement relatif de la virtuosité technique au profit du développement de langages plus personnels peut également être interprété de manière négative. Les jeunes artistes sont en effet souvent tentés de débiter leurs travaux en se concentrant presque exclusivement sur l'expression de ce qui selon eux constitue leur originalité (et qui n'est, hélas, bien souvent qu'une réadaptation d'oeuvres existantes). Ils ont alors parfois tendance à délaisser l'aspect de l'acquisition de la technique, ce qui a pour conséquence qu'ils se trouvent souvent confrontés à des problèmes quasi insolubles : comment peuvent-ils espérer parvenir à donner de l'ampleur à leurs oeuvres en développant un langage personnel alors que des déficiences techniques les empêchent de traduire leur richesse intérieure. Il semblerait donc qu'il convienne de ne pas vouloir brûler les étapes et d'accepter une période d'apprentissage, souvent longue et exigeante. On retrouve d'ailleurs ici la notion de liberté à gagner au travers de la libre acceptation de contraintes qui avait été développée par Hegel. Pour être quelque peu tranchant, on pourrait dire que le fait d'acheter une boîte d'aquarelle ne fait pas de vous un artiste. Pour résumer, il y a donc un double travers dans lequel il ne faut pas sombrer : d'une part on trouve le fait de se cantonner dans un simple étalage de virtuosité technique et, d'autre part, il y a le trop grand empressement à vouloir développer un langage personnel alors qu'on ne maîtrise pas les aspects techniques de la discipline dans laquelle on a choisi d'évoluer.

Si l'on prend l'exemple de la peinture, on constate qu'il vaut mieux dans un premier temps se concentrer sur le développement d'une seule technique plutôt que de vouloir mener à bien des travaux basés sur l'exploitation de plusieurs d'entre elles. L'acceptation de cette contrainte ne nuit d'ailleurs nullement à l'évolution de l'expression artistique puisque, en se refusant à se disperser et en se concentrant d'abord sur la connaissance d'un nombre limité de principes de base, on parvient déjà à mettre sur pied une approche personnelle convaincante et, surtout, cohérente. D'une telle démarche on pourrait dès lors affirmer qu'elle fournit un très bon exemple d'une rigueur enrichissante puisqu'elle permet de devenir rapidement créatif (créatif au sens d'un cheminement artistique fondé sur une technicité consistante). Une certaine modestie doit donc venir régenter les premiers pas effectués dans la familiarisation avec un art quel qu'il soit. De surcroît, la bonne utilisation de la technique ainsi ingérée permettra par la suite de laisser s'exprimer une part d'inconscient qui, jointe au raisonnement, constituera le fondement du geste créateur.

Une fois de plus, la voie médiane semble donc devoir être privilégiée. Concrètement, l'abandon d'une certaine hyperspécialisation pourrait constituer le cadre plus large dans lequel il conviendrait de penser ces problématiques de création. On constate en effet qu'en art comme en sciences le renversement des perspectives jusque là privilégiées s'est souvent avéré très fructueux. On pourrait prendre comme illustration de cette thèse les cas de Gould dans le domaine de la musique et d'Einstein en physique qui ont tout deux basé leur capacité d'innovation à la fois sur une très grande maîtrise technique ainsi que sur le désir de modifier les paradigmes qui prévalaient jusqu'alors. Aux antipodes de ces génies, on trouve certains critiques d'art qui possèdent de nombreuses connaissances théoriques mais qui se contentent de les utiliser pour produire du discours. Pour dire les choses de façon plus légère, on pourrait citer cette phrase célèbre : "Les critiques d'art font penser à un soldat qui tirerait contre son propre camp". Mais on pourrait mentionner également le cas de ceux qu'on pourrait nommer les fonctionnaires de la musique classique qui exécutent leur morceau sans y mettre beaucoup d'eux-mêmes et qui tuent

ainsi en quelque sorte une oeuvre en lui refusant sa part vive. Ces deux exemples viennent conforter l'hypothèse de départ qui était celle des conséquences néfastes de l'enfermement dans un domaine unique.

Sans doute que le but ultime en art demeure cependant l'effacement de toute trace de travail fastidieux qui a dû être accompli avant de parvenir à présenter au public une oeuvre qui révèle une profondeur plus substantielle. La recherche d'une certaine naturalité s'avère donc être le plus souvent avant tout signe d'excellence. On pense ici aux danseurs qui effectuent des portés sans laisser transparaître la moindre grimace trahissant l'effort fourni. Cette apparence de facilité est sublime en ce qu'elle préserve le côté magique d'un ballet. De la même manière, le néophyte qui vient dire à un peintre qu'il est capable de faire les mêmes toiles que lui ne réalise pas qu'il rend ainsi hommage à l'artiste qui est parvenu à effacer toute trace de difficulté dans son oeuvre. D'autre part, il semblerait que, de façon générale, il convienne de sortir autant que faire se peut de l'application mécanique des gestes puisque, à ne point y prendre garde, on se retrouve très vite piégé par des habitudes qui tuent la créativité. Cela vaut certes pour les artistes, mais c'est tout aussi vrai pour d'autres activités qui, par la rupture avec une certaine routine, peuvent ménager une certaine place à la spontanéité et qui parvient par là à devenir plus créatives. Des traditions orientales comme celles de la calligraphie ou de la poterie sont d'ailleurs basées sur de tels principes de dépassement des gestes inlassablement répétés. Ces approches reposent aussi, pour une grande part, sur une dimension éthique, au sens de dignité résultant du fait de bien accomplir un geste. Toute création étant un gain d'ordre, on peut également adjoindre à cette dignité dans l'accomplissement d'une tâche en apparence modeste (tourner un bol) l'idée d'une harmonie résultant de la prise de conscience de l'interdépendance existant entre soi et le matériau que l'on utilise. Et, sans aller plus avant dans cette analyse, on peut se demander s'il ne s'agit d'ailleurs pas là en définitive de l'une des meilleures définitions de la créativité.

CHAPITRE 10

Inconscient et identité

Terre arable du songe ! Qui parle de bâtir ?

– J’ai vu la terre distribuée en de vastes espaces et ma pensée n’est point distraite du navigateur.

Saint-John Perse

“Inconscient es-tu là ?”, telle pourrait être la reformulation de l’un des questionnements cruciaux autour duquel notre XX^{ème} siècle s’est articulé. Force est de reconnaître qu’apporter une réponse à cette interrogation relève du défi puisque sa résolution a déjà mobilisé bien des énergies. Pour rappel, on pourrait convoquer le psychanalyste Otto Rank qui dresse dans son essai intitulé *L’art et l’artiste* la cartographie qui rassemble les plus marquantes de ces tentatives. Parlant de l’interprétation des rêves, Rank rappelle que leur symbolisme imagé était déjà connu dans la Grèce antique grâce à Artémidore de Daldis et grâce au grand physicien Hippocrate. Tous deux pensaient que l’on assistait dans les songes à une transformation des sensations internes en des images symboliques. Cette intuition première servit de point de départ à Scherner qui en 1861, dans *La vie des rêves*, effectua la première tentative pour tenter d’étayer scientifiquement ce qui n’apparaissait encore jusque là que comme une hypothèse parmi d’autres. Peu après leur parution, Freud eut connaissance des thèses de Scherner au travers des travaux de Volkelt. Il s’en servit comme hypothèse de départ pour ses propres recherches et, en les réinterprétant, il finit par les orienter vers l’idée d’une causalité des phénomènes psychiques qui serait à chercher dans le domaine de la sexualité. L’interprétation subjective des phénomènes mythiques par des événements psychobiologiques qui constitue l’une des avancées les plus déterminantes de Freud permit en fait de parvenir à illustrer les différences existant entre le processus logique de notre pensée et ce type de phénomènes de pensée que Freud appela “inconscient”, Bleuler “autistique”, Jung “symbolique”, Lévy-Bruhl “prélogique” et Cassirer “mythique”.

Ce rappel historique ayant été mené à son terme, on pourrait ajouter qu’il semblerait pourtant qu’une nouvelle stratégie puisse être envisagée qui reposerait sur l’observation in situ des symptômes de l’inconscient qui affleurent dans nos actes les plus quotidiens. Le domaine de la création artistique paraît dès lors être l’un des plus propices à ce type d’enquête. Et, puisqu’il faut bien choisir un point de départ, on pourrait par exemple opter pour le problème du doute. Mais il s’agit dans ce cas précis d’une forme particulière de doute qui est un doute à la fois accepté et intégré au processus créatif. Souvent l’artiste s’y trouve en effet confronté dans sa recherche et il en résulte d’ailleurs fréquemment une période de blocage. Maintenu dans cette impasse, plusieurs voies sont pourtant possibles afin de s’extraire de cette crise de la créativité qui résulte de l’émergence de doutes. On peut par exemple choisir de mettre en oeuvre tout un processus technique afin de s’en

sortir. Malheureusement, celui-ci débouche bien souvent sur une simple combinatoire qui aboutit à la recombinaison de mécanismes existants. Cette approche, pour peu satisfaisante qu'elle puisse dans un premier temps apparaître, est cependant susceptible de constituer une étape importante dans le fait de renouer avec l'activité créatrice.

A bien y réfléchir, les traces des gestes qui sont inscrits sur la toile relèvent en effet pour une grande part de l'inconscient. La question de savoir si l'on entend accepter ces symptômes de l'inconscient que sont ces traces se pose alors. Le critère qui permettrait de trancher semble relever d'une certaine éthique que l'artiste a adoptée. Face aux surprises (et face parfois à la consternation) auxquelles il se trouve confronté lorsqu'il voit se matérialiser les projections de son inconscient, l'artiste se doit en effet d'effectuer un choix : entend-il intégrer le produit de ces projections à son oeuvre ou préfère-t-il y renoncer ? Il semblerait donc que sa conception de l'honnêteté entre seule en ligne de compte. Pour dire les choses autrement : il faut que les formes de matérialisations de son inconscient qui transparaissent au travers de son travail lui renvoient une image cohérente de lui-même. Par exemple, un peintre figuratif qui se déciderait à bifurquer en direction de l'art abstrait réaliserait sans doute très vite à quel point cette dimension de l'honnêteté joue en plein dans sa démarche globale. Et, de manière générale, il semblerait, que de la bonne manière de répondre à cette question dépende le statut éthique sur lequel il entend asseoir son oeuvre.

Accepter le travail de l'inconscient implique donc également le nécessaire tri de ses productions, ceci afin de se conformer à l'approche éthique que l'on entend mettre en avant. Le foisonnement d'idées lié à la multiplication des effets de surprises qu'il nous réserve témoigne en outre de la fécondité de cette approche. Mais tous ces éléments constituent en fait la structure grâce à laquelle peut se développer le langage personnel de l'artiste qui repose, en définitive, sur une égale part de raisonnement et de travail de l'inconscient. S'il accepte d'intégrer ces paramètres, on peut supposer que l'instant créatif se révélera alors pour lui proche de l'expérimentation des temps verticaux évoquée auparavant. Mais si l'artiste y renonce, alors il se pourrait bien qu'il en vienne à ressembler à l'une de ces fleurs coupées évoquées par Kakuzo dont le "lot est d'être enfermées dans quelque vase étroit, avec un peu d'eau stagnante pour apaiser la soif affolante qui avertit que la vie s'écoule".

CHAPITRE 11

Foi de l'individu et Foi en l'individu

Tu ne dois pas aspirer à une doctrine parfaite mais au perfectionnement de toi-même. La divinité est en toi, pas dans des idées ou des livres.

Hermann Hesse

Après avoir abordé cette thématique de l'inconscient, il semblerait que le fait d'évoquer maintenant la notion de foi ne constitue pas en soi une hérésie logique puisque ces questions font apparemment appel à des modes d'intellection relativement voisins. L'un des constats que l'on pourrait proposer afin de débiter cette analyse, c'est que, confrontées à une déperdition endémique de spiritualité, les sociétés occidentales tendent de plus en plus à se tourner vers les religions orientales afin d'assouvir leurs besoins dans ce domaine. Comme de nombreux sociologues l'ont démontré, l'explication de cette tendance est à chercher dans l'éclatement des cadres socio-religieux de nos sociétés occidentales. Ce démantèlement de traditions de vie séculaires trouve sa traduction concrète dans des phénomènes tels que la dénatalité, l'augmentation du nombre des divorces ou encore l'abandon de la pratique religieuse, plus propre au christianisme (toute obédience confondue, au demeurant). Un nombre grandissant d'occidentaux se tournent donc actuellement vers le bouddhisme ou vers d'autres formes de spiritualité venues d'orient. Parallèlement, on note cependant en occident l'émergence d'une certaine tendance à la radicalisation qui, dans le catholicisme, se traduit par exemple par de nouvelles formes d'intégrisme et de traditionalisme (demeurant encore largement minoritaires, il est vrai).

Il est à noter que des religions comme le bouddhisme ne font aucun prosélytisme en la matière et que c'est bien de la seule volonté de nos sociétés que résulte ce rapprochement. Le Dalaï Lama n'encourage par exemple pas l'adhésion au bouddhisme comme tendrait à le démontrer le fait qu'il dise à des chrétiens qui voudraient suivre cette voie qu'il est absurde de vouloir délaisser leur propre religion. Le pourquoi de cet accueil quelque peu timoré n'est pas à chercher dans une quelconque visée élitiste qui reposerait sur la volonté de ne pas voir augmenter trop rapidement le nombre de bouddhistes. Il s'agit bien plutôt d'une forme de pragmatisme qui repose sur le constat suivant : si vous n'avez pas réussi à trouver le chemin de la foi dans la religion dans laquelle vous avez été élevé, comment pouvez-vous espérer y parvenir en vous ralliant au bouddhisme ? Cette interrogation est d'ailleurs bien trop souvent éludée par les candidats au changement de religion. Il paraîtrait pourtant raisonnable qu'ils entreprennent préalablement tout un travail de recherche intérieure afin de déterminer les causes qui expliquent leur envie de changer de voie.

Que n'ai-je pas trouvé dans ma propre religion et que puis-je attendre d'une tradition de pensée comme le bouddhisme ? Ne suis-je pas en train de céder à un phénomène de mode qui pourrait se révéler lourd de conséquence par la suite ? Telles sont quelques

unes des interrogations qui pourraient constituer les points de départs d'une telle réflexion de fond sur la conception que l'on se fait de la spiritualité. De tout cela ressort également l'idée d'une séparation entre ce à quoi l'on croit et la manière dont on applique les préceptes de la religion pour laquelle on a opté. Ce n'est en effet pas tout que de pratiquer un culte quel qu'il soit, puisqu'il convient aussi de demeurer cohérent avec soi-même et de ne pas démentir par nos actes nos professions de foi. Il semblerait que ces considérations, pour triviales qu'elles puissent apparaître, n'en soient pas moins fréquemment oubliées. Et on ne parle là que des personnes qui croient. On imagine ce que cela peut être pour les personnes qui sont athées et pour qui les questions morales se posent avec une acuité renforcée.

Sans faire de discours moralisateur, on pourrait cependant souhaiter qu'intervienne un changement d'attitude dans la vie quotidienne des uns et des autres, croyants comme athées. L'idée d'une acceptation de la part d'irrationnel qui existe en l'autre semble en cela constituer un premier pas à accomplir nécessairement. Sans doute serait-il en effet très profitable pour la vie sociale en général de parvenir à promouvoir cette dimension de respect profond de la différence des personnes que l'on côtoie quotidiennement. C'est là l'une des conditions de base de la communication entre les êtres. Cette attitude plus ouverte et plus tolérante permettrait en outre de diminuer fortement la tentation de s'enfermer dans une secte ou dans une quelconque forme d'extrémisme religieux. A bien y réfléchir, le fait de rejoindre une secte repose en effet tout autant sur un oubli de soi que sur une déresponsabilisation de l'individu qui a été causée par son sentiment de ne plus être intégré ni compris par la société dans laquelle il vit. D'où la quête d'un ailleurs supposé meilleur. Pourtant, l'attitude d'ouverture et de communication prônée ici, permettrait de ne pas sombrer dans ces travers malheureux. Cette amélioration de l'aptitude à mieux exister avec les autres pourrait par exemple passer par la revalorisation des activités humaines qui avait été mentionnée dans le paragraphe consacré à l'inconscient. Le renforcement de l'attitude créative, quelle que soit l'activité que l'on exerce, permet en effet de favoriser le sentiment de dignité d'appartenance à une communauté humaine. On retrouve donc ici cette idée de la prise de conscience des interdépendances qui avait déjà été évoquée à plusieurs reprises auparavant.

Vues au travers de ce prisme, le respect des différences et la meilleure communication constituent les bases de ce qu'on pourrait considérer comme un nouvel humanisme qui pourrait permettre à certains d'entre nous de faire l'économie d'un changement d'obédience religieuse. Evidemment, il ne s'agit là que de considérations générales et chacun se doit d'entreprendre le cheminement intérieur qui lui convient le mieux afin d'aboutir à ses propres conclusions sur la manière dont il entend vivre (ou ne pas vivre) sa spiritualité. On pourrait d'ailleurs se baser sur l'anecdote citée par Baudrillard afin d'explicitement différencier cette alternative : chacun devra déterminer s'il entend entreprendre l'énumération des diverses combinaisons du nom de Dieu ou s'il préfère adopter une attitude volontairement démissionnaire afin que les étoiles ne s'éteignent pas lorsqu'il redescendra dans la vallée.

CHAPITRE 12

Apprivoiser la Mort

Pax Mundi. Ce rideau qui se ferme dévoile le cynique partage des trois maîtres du jeu. Ainsi même la délivrance promise aura le poids d'une chaîne.

Louis-René Des Forêts

Dans son ouvrage intitulé *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, Luc Ferry mentionne cette histoire que raconte Ramakrishna : une jeune femme venait de perdre son enfant qui n'avait que quelques semaines. Elle était bien évidemment effondrée après ce drame affreux et elle s'était alors rendue, son fils dans les bras, chez ses proches afin d'y chercher du réconfort. Naturellement, tous l'accueillaient avec bienveillance et compassion mais, comme elle s'en aperçut très rapidement, aucun ne parvenait à la consoler de cette perte irréparable. Pourtant, un jour qu'elle traversait son village un vieil homme, plus sage que les autres villageois, conseilla à la jeune femme d'aller trouver le Bouddha (qui vivait encore à cette époque-là). En désespoir de cause, la jeune femme se rendit dans les montagnes afin d'y rencontrer le Bouddha. Elle arriva et lui expliqua les raisons de son malheur. Le Bouddha lui demanda alors simplement de retourner au village et de lui ramener un grain de riz provenant d'une maison dans laquelle il n'y avait jamais eu de mort. Un peu perplexe, la jeune femme s'exécuta tout de même. Elle alla donc de maison en maison et toujours la même chose se produisit : pour le grain de riz, il n'y avait aucune difficulté, par contre, en ce qui concernait l'absence de décès, il en allait tout différemment. Comme elle s'en aperçut bientôt, aucune des maisons n'avait été épargnée par la perte d'un être cher. Ramakrishna précise que, ce constat fait, la jeune femme se trouvait, de fait, sur le chemin de la sagesse.

Cette histoire est intéressante en ce qu'elle permet de rappeler un certain nombre d'évidences fondamentales quant au sens de la vie. La plus importante de ces évidences est sans doute que nul n'est immortel. Ce statut d'être mortel est en effet l'une des données centrales de l'existence humaine puisqu'elle lui en fournit à la fois le cadre général ainsi que la frontière ultime. De la conjonction de ces deux paramètres incontournables, chacun devra donc tirer les enseignements qui lui permettront ou non de conférer un sens à sa vie. On avait déjà entrevu au travers du Mythe de Sisyphe de Camus que l'absurde pouvait venir compromettre gravement cette quête de sens. Pourtant, il ressortait de cette analyse que même l'idée d'une privation absolue de liberté ne suffisait pas à annihiler toute possibilité de bonheur. D'autre part, dans ce même ouvrage, Camus affirmait également que, plus que la liberté, c'est la question du suicide qui s'avère finalement centrale pour l'homme (l'enjeu qui tourne autour du suicide étant le fait de savoir si la peur de vivre ne se révélera pas à un moment ou à un autre plus forte que la peur de mourir). On retrouve donc au travers de ces considérations les trois principales modalités que peut adopter la vie : la vie placée sous le signe de l'absurde, qui équivaut au sentiment d'une perte de sens; la vie volontairement interrompue, qui

équivalait au constat d'une perte d'alternative; et la vie dont on accepte à la fois les difficultés et les joies, qui équivalait à la mise en oeuvre d'une quête de réalisation personnelle. Ces trois possibilités confèrent en outre de facto à la mort son statut d'inévitable contrepoint sur lequel toutes trois viennent buter.

Dans un recueil de lettres intitulé Culture et Spiritualité, le penseur Daisaku Ikeda et le poète et romancier Yasushi Inoué expriment d'ailleurs cette même idée sous son angle bouddhiste. Daisaku Ikeda évoque pour ce faire la légende de Shakyamuni qui " alors qu'il menait une vie encore princière dans le palais de son père, fit quatre découvertes - une par jour - en utilisant chaque fois une porte différente. Par la porte est, il rencontra un vieillard; par la porte sud, un malade; à l'ouest, un cadavre, et au nord, un moine qui avait abandonné le monde séculier pour se consacrer à la recherche de la vérité religieuse par la pratique de l'ascèse ". Selon Ikeda, cette quadruple découverte montra à Shakyamuni que la vie humaine se trouve entièrement conditionnée par ces quatre souffrances : la vieillesse, la maladie, la mort et la naissance (cette dernière étant la source des trois autres). Il en déduisit également que seule la recherche de la vérité religieuse pouvait estomper ces souffrances primordiales. Ikeda en tire, quant à lui, la conclusion que " on ne sait vraiment vivre qu'après avoir pris conscience que, tôt ou tard, on doit mourir ". Il constate également que, même si une certaine rationalisation demeure parfois possible, " il existe cependant bien des régions inexplorées que la raison ne peut atteindre ". Selon lui, dans ces cas-là, il ne reste plus que la foi qui puisse se révéler d'un quelconque secours.

Dans ce même ouvrage, une autre dimension de la mort est en outre abordée, à savoir celle concernant le fait de connaître avec une précision relativement élevée la période qui vous reste à vivre. Inoué avait d'ailleurs écrit un roman, Fossiles, dont c'était précisément le thème. On y voit un riche homme d'affaires japonais, dont le nom est Tajihei Ikki, qui se rend à Paris et qui apprend par son médecin qu'il ne lui reste que très peu de temps à vivre. Le roman analyse donc l'approche psychologique qui est celle d'Ikki face à cette échéance inéluctable. Le premier stade par lequel il passe est celui d'une obsession quasi permanente de la mort dont il a le sentiment extrêmement aigu qu'elle le suit à la trace dans le moindre de ses déplacements. Cependant un jour, alors qu'il regarde par la fenêtre de sa chambre d'hôtel, il aperçoit un très vieil homme et il se dit que son destin et celui de ce vieillard sont tout à fait similaires. Après avoir réfléchi, Ikki se décide donc dans un second temps à imiter le vieil homme et à essayer de profiter au maximum du temps qui lui reste à vivre. L'analyse que propose Inoué de cette expérience traumatisante est très intéressante : " Tout était fossilisé. Madame Marcellin et le courant du temps qui tourbillonnait autour d'elle. Des fossiles, rien que des fossiles. Ikki se disait : tu ne pourras plus jamais retrouver l'étrange et sombre transparence des vibrations du temps. Te voilà inapte. Les grands cerisiers, le temple romain, madame Marcellin, tout cela n'est plus désormais que fossile ". Plus loin, Ikki prend du recul par rapport à son ancienne vision de la vie. Il réalise que l'important ce n'est ni l'argent ni le pouvoir que l'on exerce sur les autres mais bien plutôt le fait de prendre vraiment conscience des choses les plus simples qui sont souvent aussi les plus belles : le chant d'un oiseau, de belles fleurs. " Je veux vivre de sorte que tout ce qui m'entoure reste pur ", dira Ikki. Inoué pense quant à lui que, confrontés à la mort, les êtres humains réagissent tous à peu près de la même manière. Selon lui, il faut que l'homme se retrouve confronté à la certitude de sa mort prochaine pour qu'il prenne conscience du prix qu'il attache à sa propre existence. La mort devient donc à ce moment-là une question majeure et le fait d'être ou de ne pas être croyant n'entre pas en ligne de compte ici. Confrontés à la mort, certains céderont peut-être tout d'abord à la panique. Anticipant leur propre disparition au monde, leur attitude se rapprochera alors peut-être de celle de Sen no Rikyu, maître de la cérémonie du thé du

XVIème siècle, qui avait été condamné à se suicider par un dirigeant militaire. Lorsque son maître zen lui demanda dans quel état d'esprit il se trouvait avant d'accomplir le geste fatal, Rikyu répondit qu'il avait l'impression d'essuyer un effroyable orage au milieu d'une journée claire et sereine.

Sans entrer dans des analyses philosophiques qui nous éloigneraient bien trop de notre propos, il semblerait pourtant, comme on l'a déjà esquissé, qu'il soit possible de trouver en ce monde certaines solutions afin d'apprendre, autant que faire se peut, à apprivoiser la mort. Cette familiarisation graduelle avec la mort paraît en effet être le meilleur moyen de pacification pour l'homme confronté à ces grandes interrogations métaphysiques. Et l'un des moyens de parvenir à une certaine paix intérieure pourrait bien être de tenter d'avoir une vie bien remplie qui ne nous laisse pas de regrets au moment de l'échéance fatale (" Une journée bien remplie donne un bon sommeil / Une vie bien remplie donne une mort tranquille ", rappelait Léonard de Vinci). Concrètement, la recherche d'expression personnelle au travers ce que l'on fait constitue, semble-t-il, la voie la plus viable qu'il conviendrait d'emprunter si l'on entend donner une certaine intensité à sa vie. Ici réapparaît donc l'idée d'un bon usage de la créativité comme mode de réalisation de l'individu. Mais cette première condition en suppose immédiatement une autre qui est une exigence éthique à laquelle chacun de nous se trouve confronté. Si l'éthique repose sur le fait de déterminer ce qu'il est bien d'être, la traduction dans notre vie des principes sur lesquels elle se fonde constitue en fait le cadre dans lequel développer un "être-bien-au-monde". En résumé, cette tentative d'apprivoisement de la mort supposerait donc une double approche : d'une part, le développement d'une attitude créative porteuse de sens et génératrice de satisfaction et, d'autre part, une recherche éthique qui fournisse les fondements d'une relation morale à l'autre (moral étant entendu au sens de ce qu'il est juste de faire).

Tout ceci ne concerne que ce qu'il est possible d'entreprendre en cette vie. Bien entendu, ce ne sont pas là des principes qui devraient s'appliquer à l'exclusion de tout autres puisque chacun d'entre nous doit chercher sa propre voie. Finalement, et comme le suggère Louis-René des Forêts dans son ouvrage intitulé *Ostinato*, peut-être vaudrait-il mieux " Qu'on écoute plu-tôt retentir ici et se déchaîner avec la violence des éléments la pesante musique de l'être en perpétuelle gestation, dont l'énergie agressive tient au fait qu'en butte à des dissonances internes, elle reste toujours perfectible, de même qu'une exécution chorale doit être sans cesse reprise et rectifiée, mais conduite pour finir tout d'affilée d'une main si experte que de la conjugaison de ces voix mal accordées émane et s'affirme au plus haut de la jubilation une foudroyante harmonie ".

CHAPITRE 13

A la Recherche d'un nouvel Ordre

Triomphant de tous les thèmes discontinus qui séparent l'Être et composent l'Individu, l'Art est le sens d'Harmonie qui nous restitue au doux rythme du Monde, et nous rend à l'Infini qui nous appelle.

M. Roupnel

Le chapitre précédent était articulé autour de quelques considérations présentées comme non-définitives. Une fois encore, une certaine part de doute subsistait donc. Cette indétermination qui était le propre des questions relatives à la mort pouvait être, comme on l'avait suggéré, génératrice d'angoisse et de désarroi. Peut-être serait-il dès lors intéressant de revenir sur la problématique du doute en reprenant la question sous un angle différent, plus positif. On pourrait par exemple repartir du doute tel qu'il avait été évoqué dans le chapitre consacré à la virtuosité. Dans ce cadre, on se souvient que le doute était perçu comme un moment de crise mais qui pouvait s'avérer finalement salutaire. La créativité artistique avait alors servi de champ d'expérimentation dans lequel il s'agissait d'analyser le caractère de moteur que pouvait revêtir le doute. L'idée que des procédures purement mécaniques pouvaient être mises en oeuvre afin de pallier à une certaine déficience temporaire de la créativité de l'artiste avait été présentée comme constituant une aide parfois précieuse. Il paraît donc logique d'étudier maintenant plus concrètement en quoi consistent ces "techniques de secours".

Le livre de Gabriel et Brigitte Veraldi, La psychologie de la création, passe en revue quelques uns de ces palliatifs. Le professeur américain Alex F. Osborn a mis au point la plus connue de ces techniques qui est celle du brainstorming. Ce terme désigne " l'utilisation du cerveau pour attaquer un problème créatif sous la forme d'un commando où chacun des assaillants s'élance avec audace vers l'objectif commun ". Le point de départ de cette thèse repose sur l'idée que tout le monde possède des capacités à imaginer qui sont, le plus fréquemment, largement sous-utilisées. Partant de là, il s'agira de désinhiber les individus en les amenant à se départir des blocages mentaux provenant de leurs émotions, de leurs perceptions ou de la culture dans laquelle ils ont baigné. Chacun devra donc apprendre à redécouvrir sa capacité à imaginer. Comme le précise Osborn, l'ennemi numéro un de l'imagination est bien souvent la routine. Il va dès lors tenter de briser les carcans de toute sorte qui brident cette faculté créatrice et le meilleur moyen d'y parvenir consiste, selon le scientifique américain, à travailler en groupe. Le processus de restauration qui est mis en place dans le brainstorming repose sur une série de règles simples : " exclure le jugement critique; faire travailler librement son imagination; produire beaucoup d'idées; rechercher les combinaisons et les améliorations des idées précédemment suggérées ". Mais, si le foisonnement d'idées ainsi que l'interaction mise en place entre les membres du groupe permettent certes de répertorier un grand nombre de suggestions, il convient cependant d'entreprendre par la suite un tri afin de ne conserver que celles qui sont concrètement utilisables. Comme le précise Veraldi, " la

méthode d'Osborn vise à faciliter une des étapes du processus créateur, mais elle ne prétend nullement résoudre le problème de l'invention ”.

La synectique est une autre méthode qui a été élaborée par le professeur W.J.J. Gordon, du M.I.T. et elle est fondée sur la conviction que l'origine de la création et de l'invention repose sur l'inconscient et l'irrationnel. Le terme synectique peut être défini comme “ une combinaison d'éléments apparemment hétérogènes ”. Concrètement, cette approche est caractérisée par le fait, face à un problème donné, de se détourner de la logique et du raisonnement, ceci afin d'ouvrir “le champ des possibles” (pour reprendre l'expression des surréalistes). Afin d'atteindre cet objectif, Gordon propose d'agir à tous les niveaux de l'inconscient et de privilégier la spontanéité. Partant du constat que l'imagination collective s'avère souvent plus riche que celle des seuls individus, le psychologue américain prône le travail en groupe qui est plus stimulant car il provoque une émulation entre les individus. Dans la pratique, il s'agira d'aller encore plus loin que dans le brainstorming et de faire surgir tous les types d'images et d'idées, aussi aberrantes qu'elles puissent paraître. Comme le précise Veraldi, “ pour y parvenir, il faut rompre avec ses habitudes rationnelles, logiques, et se plonger dans un dépaysement intellectuel total ”. Il s'agit également de délaisser les idées les plus évidentes et les plus proches afin de chercher plus profondément la solution la plus originale. Pas de solutions de facilité donc. Proche en cela de l'écriture automatique des surréalistes et de certaines techniques de la psychanalyse, la synectique tente concrètement de susciter des associations de mots, d'images et d'idées afin d'exploiter les strates les plus souterraines de la personnalité. C'est d'ailleurs là l'une des caractéristiques majeures de la méthode de Gordon : pratiquer une provocation systématique de l'inconscient pour stimuler l'émergence d'une attitude créative.

Sans entrer dans le détail on peut ajouter que bien évidemment d'autres stratégies existent. Il y a par exemple la technique de la check-list qui consiste, face à un problème donné, à recenser tous les éléments qui le concernent. Il s'agit de passer en revue avec rigueur tout les aspects de ce problème au travers d'une série de questions systématiquement posées (qui ?, quoi ?, quand ?, où ?, etc.). R.P. Crawford a quant lui mis au point la méthode de l'analyse fonctionnelle qui se fixe pour objectif “ de faire saillir toutes les données d'une question en fonction du but à atteindre, puis à faire un tri des solutions possibles ”. Cette technique met en place un processus d'analyse minutieux qui débouche sur une évaluation des moyens à mobiliser afin de résoudre un problème (même abstrait) ou une situation donnée. Toutefois, pour intéressantes qu'elles puissent apparaître, les quatre méthodes qui viennent d'être succinctement évoquées ne constituent, on le pressent, que des stimulants à la créativité et ils ne sauraient en tant que tels se substituer à elle. Il convient également de les utiliser avec précaution car des dérives demeurent possibles : un artiste pourrait par exemple être tenté de se servir de ces méthodes afin de décliner un même thème à l'infini dans l'espoir d'augmenter son rythme de production.

Afin de se prémunir contre ce type de problèmes, peut-être conviendrait-il donc d'en revenir à une approche plus “naturelle” du doute (car “ on se fait une image fausse du doute ”, disait Wittgenstein). En clair, on pourrait changer d'attitude face à la part d'immaîtrisabilité qui caractérise l'activité créatrice : plutôt que de vouloir extirper à tout prix le doute par des méthodes qui demeurent malgré tout des artefacts produits par l'homme, on pourrait vraisemblablement se contenter de l'intégrer au processus de création comme une étape parmi d'autres. A visiter les expositions de certains artistes, on remarque d'ailleurs fréquemment une évolution dans le traitement d'une même oeuvre. Des esquisses répétées, des réajustements multiples et des traces qui transparaissent à la surface de l'oeuvre traduisent ces difficultés de gestation. Ces tâtonnements

matérialisent et prouvent donc par leur présence le grand rôle que joue le doute pour l'artiste qui le côtoie de façon récurrente. Plus qu'un obstacle, celui-ci devrait être perçu comme une séquelle de ce combat que l'artiste a livré à son imaginaire afin de tenter de le maîtriser. En cela le doute est enjeu, en cela il constitue une chance (car il ne faut pas perdre de vue que la raison pour laquelle une oeuvre s'avère très typée, c'est bel et bien le fait que le doute ait été apprivoisé par l'artiste).

Par le passé, de nombreux auteurs avaient déjà saisi l'importance de cette dimension primordiale du doute. Elle avait par exemple été parfaitement mise en lumière par Rainer Maria Rilke dans ses Lettres à un jeune poète. Dans cet ouvrage le poète autrichien rappelle au destinataire de ses lettres le rôle stratégique que peut jouer l'introduction ponctuelle d'une part de doute dans la création poétique. On retrouve dans ce recueil de nombreuses affirmations qui vont dans ce sens. Pour n'en retenir qu'une, on pourrait citer celle-ci : " Votre doute lui-même peut devenir une chose bonne si vous en faites l'éducation : il doit se transformer en instrument de connaissance et de choix. Demandez-lui, chaque fois qu'il voudrait abîmer une chose, pourquoi il trouve cette chose laide. Observez-le : vous le trouverez peut-être désemparé, et peut-être sur une piste. Surtout n'abdiquez pas devant lui. Demandez-lui ses raisons. Veillez à ne jamais y manquer. Un jour viendra où ce destructeur sera devenu l'un de vos meilleurs artisans, le plus intelligent peut-être de ceux qui travaillent à la construction de votre vie ". A ce propos, Gabriel et Brigitte Veraldi ajoutent que, lorsqu'il n'est pas excessif et ne conduit pas l'auteur à une sorte d'autodestruction, le doute permet " de prendre la mesure de son propre talent. Lorsque l'on peut juger soi-même, sans trop de parti pris pour ou contre, le découragement qui pourrait résulter d'une critique négative est en effet compensé par une pénétration au coeur même de l'erreur ".

Comme on l'avait découvert précédemment, il faut donc qu'un équilibre se crée entre la part de raisonnement et la part d'inconscient au moment de la création : submergé par le doute, l'artiste ne crée en effet plus; emprisonné dans des techniques apprises, il tue en lui cette part vive qu'est la spontanéité et, ainsi, il s'interdit de fait l'élaboration de toute oeuvre autre qu'artificielle. Pour en revenir à l'instant créateur en lui-même, on peut ajouter que, correspondant à un "ici et maintenant", il se caractérise, premièrement, par une décision qui est prise à un moment précis et, deuxièmement, par le fait qu'il ne corresponde pas à une attitude raisonnée. Pour aller plus avant dans cette direction, on pourrait synthétiser les éléments qui importent en leur conférant la forme d'un postulat : l'instant créatif présuppose une éthique de la part de l'artiste. Il semblerait en effet que si ce dernier crée, ce n'est que parce qu'il a su trouver en lui une certaine idée de ce qu'il entend concrétiser au travers de ses oeuvres. Antérieure à la création à proprement parler, cette dimension est éthique en ce qu'elle ne présuppose aucune concertation de l'artiste avec lui-même. Ce qui la caractérise, c'est son immédiateté. On pourrait exprimer cette idée différemment en disant que l'artiste qui possède en lui une telle vision ne reconnaît pas d'interstice au travers duquel pourrait parvenir à se glisser quelque chose qui ne soit pas lui absolument. Idéalement, un tel artiste serait donc censé ne connaître aucune duplicité, aucune malhonnêteté. Il pourrait alors être à son art comme il est à la vie : immédiatement, irrémédiablement...

Plus généralement, et comme l'affirme Varela, il semblerait donc que l'inconscient lui-même puisse être éthique et que sa visée principale consiste à réaliser ses propres potentialités (" les virtualités du moi ", dit Varela). Ce constat, qui ne s'applique pas uniquement au domaine de l'art, pourra sembler abstrait à certains mais il est toutefois possible de mieux l'explicitier. Il suffit pour cela de tenter de se représenter ce que se doit d'être un homo ethicus, tel qu'il était dépeint plus haut : cet homme se trouve être

intrinsèquement bon, ce qui signifie que, dans une situation donnée, même s'il a la possibilité de choisir entre le bien et le mal, sa nature profonde le poussera à choisir instinctivement le bien, sans même qu'il ait à y réfléchir. Toutes ses actions se trouveront ainsi guidées par son vœu le plus cher qui consiste à concrétiser autant que faire se peut ce potentiel de bonté qui est en lui. Bien évidemment, il s'agit là d'une vision quelque peu idéaliste de l'éthique et qui paraît difficilement réalisable pour le commun des mortels. Pourtant, outre le domaine de la spiritualité, cette approche de l'éthique fait référence à la thématique, déjà ancienne, de la vie perçue comme oeuvre d'art. Dans ce contexte, il paraît donc possible d'opérer des rapprochements entre éthique et esthétique. A bien y réfléchir, les démarches peuvent bien n'être pas les mêmes, l'objectif demeure cependant identique pour l'artiste et pour l'homme. Même s'ils n'appliquent pas de préceptes éthiques aussi rigoureux que ceux décrits précédemment, tous deux entreprennent en effet la quête d'une forme d'honnêteté intérieure qui puisse leur permettre d'être le plus possible en adéquation, non seulement avec ce qu'il font, mais bien plus encore avec ce qu'ils sont. Pour ardue qu'elle puisse apparaître, la tâche n'en est pas moins surmontable et, quiconque parvient (ne serait-ce que temporairement) à atteindre ce stade éthique, a par là même réuni les conditions d'émergence d'un de ces moments privilégiés que l'on pourrait qualifier de temps verticaux.

CHAPITRE 14

Peut-on voir avec les Oreilles ?

Parler de ces choses, chercher à comprendre leur nature, puis l'ayant comprise, essayer lentement, humblement, fidèlement d'extraire à nouveau de la terre brute ou de ce qu'elle nous fournit une image de cette beauté que nous sommes parvenus à comprendre – voilà ce que c'est que l'art.

James Joyce

Parvenus à ce stade de l'ouvrage, il paraît important de procéder à une reformulation du rôle de l'artiste. Cette redéfinition nécessaire suppose une intégration de la problématique relative à son identité (qu'entend-il faire de son art, quel rôle se voit-il jouer ou ne pas jouer dans la société et à quel public se propose-t-il de s'adresser ?). On subodore déjà quelles sont les difficultés que cette entreprise présente : confronté de manière récurrente à l'imagerie d'Épinal dans laquelle il se trouve endémiquement emprisonné, l'artiste se doit de se démarquer par rapport à la manière dont il est perçu de l'extérieur. Peut-être qu'une bonne façon d'opérer une telle distanciation, consisterait à favoriser les opportunités pour lui de communiquer avec les autres. Par parenthèse, on peut suggérer une fois encore l'idée d'un retour à la notion de doute. Comme on l'avait déjà constaté, ce dernier joue en effet en plein dans les processus de création dont il est l'un des principaux moteurs. Dès lors, ne pourrait-il pas tout aussi bien intervenir de manière judicieuse en tant que principe régulateur, garant de cette possibilité de dialogue ? Mais pour en revenir à la manière dont l'artiste existe aux yeux des autres, on ajoutera que si un certain élitisme peut se révéler nuisible dans le domaine de la perception que l'on a de lui, une trop grande proximité serait tout aussi néfaste puisque, en tant que créateur, il se doit de préserver une certaine distance par rapport aux êtres et aux choses afin de sauvegarder son espace créatif. Mais par ailleurs (et pour prendre le problème en sens inverse), sans attendre de l'artiste qu'il réponde à toutes les sollicitations du public, il serait du moins tout autant souhaitable qu'il ne sombre pas dans le travers inverse qui est celui de l'autoparodie (ce qui renforcerait les suspicions de maniérisme qui règnent parfois à son égard). Des clichés comme celui de l'artiste maudit ou de l'artiste fou qui ne parviennent à créer que dans la déchéance et le malheur lui seraient en effet néfastes s'il entendait occuper une nouvelle fonction dans le développement de la société.

Ici apparaît conjointement une autre notion centrale, à savoir celle de responsabilité. Ce concept demande d'ailleurs à être redéfini. Trop souvent associé à l'idée de pesant fardeau, il peine en effet à se déployer afin de donner à voir son autre dimension qui est celle de l'épanouissement personnel au travers de contraintes librement acceptées. De manière générale maintenant, on peut ajouter que le but de l'interrogation identitaire évoquée plus haut consistera à mieux éclaircir la fonction des uns et des autres afin d'assurer par là une communication et une collaboration dépourvues d'ambiguïtés (qui fait quoi et comment peut-on innover ensemble ?). Pour l'artiste, il s'agit là de surcroît d'une indispensable exigence éthique. Avant que de communiquer aux autres l'image qu'il entend donner de lui-même, il se doit préalablement d'entreprendre un travail de pacification intérieure qui lui permette de dégager une cohérence personnelle aussi

substantielle que possible. A ce propos, on s'était aperçu auparavant que celui qui souhaitait s'exprimer dans le domaine de l'art devait préalablement suivre un cursus bien défini. Pour rappel, on peut brièvement résumer celui-ci en rappelant les trois étapes principales qui jalonnaient ce parcours qu'emprunte chaque artiste : acquisition de techniques de base, virtuosité dans l'application de ces techniques et, enfin, développement d'un langage personnel. Le danger du développement prématuré d'un langage personnel alors qu'on ne maîtrise pas la technique ainsi que celui de l'application mécanique de règles qui s'avère stérile avaient alors été mis en exergue. Une fois encore, la solution suggérée afin de ne pas tomber dans ce double piège avait consisté à recommander de prendre mieux en compte la part d'inconscient, car elle seule confère cette identité personnelle que tout artiste cherche à exprimer au travers de ses travaux.

Comme on l'avait déjà esquissé, pour l'artiste, au problème de la quête de son identité personnelle, se surajoute donc celui de son rôle dans la société. En effet, confronté en permanence à la question de la légitimité de sa démarche, il se trouve de surcroît contraint d'en rendre compte à l'extérieur de son atelier. Actuellement, la raison de cette sommation à se justifier à laquelle l'artiste se voit confronté est à chercher prioritairement dans l'évolution des habitudes socio-culturelles. Placée sous le signe de la productivité et de l'utilitaire, notre société occidentale a développé une approche de la culture qui diverge totalement de celle des siècles précédents. Symptôme de cette évolution, la prédominance des médias audio-visuels dans les loisirs qui exclut presque de fait les processus plus lents et plus exigeants d'acquisition de connaissances que nécessitent la visite d'un musée ou la lecture d'un roman. Bien évidemment, les deux ne sont nullement incompatibles, mais il s'agit d'une tendance qui va tout de même s'accroissant. Si l'on ajoute encore à cette frénésie de vitesse et d'intensité (qui est la norme en matière de loisirs actuellement), le goût des artistes pour une approche parfois iconoclaste, on aboutit alors à une convergence de facteurs qui contribuent à tenir les foules éloignées des musées et des salles de concert. C'est ce que traduit une étude réalisée il y a quelques années en France et qui aboutissait à des chiffres stupéfiants : 78% des jeunes Français interrogés (toutes classes sociales confondues) avouaient ne jamais être allés à un concert, 87% n'avoir jamais assisté à une pièce de théâtre, 58% ne jamais lire de livre, 90% n'avoir jamais assisté à un opéra et seuls 23% d'entre eux connaissaient le nom de Beethoven. Voilà qui est pour le moins inquiétant.

Peut-être que l'explication de ce désamour entre une majorité de nos contemporains et les formes les plus récentes de la production artistique se trouve dans l'incompréhension qui s'est installée entre les artistes et leur public. Comme le rappelle Michel Ragon dans son ouvrage *L'art : pourquoi faire ?* " le XXème siècle a déjà dessiné des moustaches à la Joconde et exposé un urinoir dans ses salles d'art, et, comme chacun a certainement pu s'en rendre compte en visitant une exposition d'art contemporain, il ne s'est d'ailleurs pas arrêté en si bon chemin ". Par conséquent, confronté à une approche qu'il juge à la fois élitaire et hermétique, le visiteur lambda préférera se détourner d'elle plutôt que de tenter d'en décrypter les codes. Au début de ce siècle (qui, pour simplifier, est le moment à partir duquel certains artistes commencèrent à délaisser progressivement le figuratif au profit de l'abstraction), des penseurs pressentaient déjà toute la difficulté que le public éprouverait à emboîter le pas à ces artistes. Dans son *Livre du Thé*, qui date de 1906, Okakura Kakuzo déplorait par exemple la disparition des sentiments réels et profonds à l'égard de l'art qui se trouvaient éclipsés par l'enthousiasme de façade affiché par la majeure partie du public. Il affirmait à ce propos que, " à une époque démocratique comme la sienne, les hommes applaudissent à tout ce qui est considéré par la masse comme le meilleur, sans égard pour leurs sentiments. Ils aiment le coûteux et non le raffiné; ce qui est à la mode, non ce qui est beau ". Dans le même registre, Kakuzo déplorait également que, aux yeux

de beaucoup, ce soit le nom de l'artiste qui prime sur la qualité intrinsèque de l'oeuvre. Il résumait d'ailleurs cette déperdition du goût qu'affichait déjà le public en affirmant que " le peuple fait la critique d'une oeuvre avec l'oreille ".

Cette analyse, parfois virulente, de l'auteur japonais ne doit cependant pas être perçue comme un rejet en bloc de ce qu'il convenait déjà de qualifier d'art contemporain (les mécanismes fondamentaux de réception de ces oeuvres n'ayant pas évolué, la remarque demeure valable). Kakuzo précisait en effet que " les droits de l'art contemporain ne peuvent être ignorés dans aucun plan vivant de la vie. L'art d'aujourd'hui est celui qui nous appartient réellement; il est notre propre reflet. Le condamner, c'est nous condamner nous-mêmes ". Parallèlement à ce plaidoyer, le penseur japonais déplorait le fait que bon nombres de personnes confondent encore art et archéologie. A l'en croire, " la vénération née de l'antiquité " est certes un des traits les plus nobles du caractère humain et il est d'ailleurs juste d'honorer " les vieux maîtres ", mais ce serait folie en vérité de n'évaluer leurs efforts que d'après leur âge. Selon Kakuzo, " nous laissons en effet à notre sympathie historique la direction de notre discernement esthétique et nous offrons donc les fleurs de notre approbation à l'artiste quand il est tranquillement étendu dans son tombeau ". Toutes ces considérations amenaient finalement Kakuzo à s'indigner de la dévaluation des vraies potentialités artistiques de son siècle (et par conséquent du nôtre). Force est de constater qu'il n'a pas tout tort lorsqu'il prétend qu'actuellement il y a " pourtant des artistes qui luttent, des âmes fatiguées qui s'épuisent dans l'ombre d'un dédain glacé ! "

Mais il convient toutefois de nuancer ce propos, puisque, même s'il est exact que l'hermétisme de certains artistes contemporains rebute, il n'en demeure pas moins que le public n'en a pas pour autant délaissé totalement les musées. Malheureusement, ce qui pourrait apparaître dans un premier temps comme un signe positif ne fait que masquer un nouvel écueil dans lequel l'art est tombé. On assiste en effet de plus en plus à la fréquentation massive de certaines expositions présentant des artistes plus connus, ce qui a pour effet de transformer ces expositions en kermesses culturelles. Succombant aux effets de mode, de nombreuses personnes se précipitent donc dans les musées dans le seul but de pouvoir parler de la dernière exposition Cézanne ou Matisse lors de leur prochain dîner en ville. Comme on le constate, cet engouement cache bien souvent des motivations beaucoup moins louables que le seul amour de l'art. C'est d'ailleurs ce que tendrait à prouver le fait que ce public grégaire ne fréquente que très rarement (pour ne pas dire jamais) les expositions consacrées à l'art contemporain. Beaucoup trouvent en effet que " ça ne leur parle pas " et ils préfèrent ne pas venir se confronter à des oeuvres qu'ils jugent, par principe, inintelligibles.

Outre ce sentiment d'incompréhension, la conception utilitariste qui prévaut dans nos sociétés fait que l'homme moderne se trouve conditionné, si ce n'est à rejeter la culture, du moins à s'en méfier fortement. Traduite dans le domaine de l'art, cette préoccupation de travailler utile, penser utile, agir utile, prend la forme des questions suivantes : en quoi l'artiste est-il utile et, surtout, à quoi sert l'art ? Comme le dit Ragon : " le problème de notre société n'étant pas de pousser à la contemplation mais à l'action, de faire non pas des rêveurs mais des producteurs, la culture et l'art seront donc souvent considérés comme non productifs et, par conséquent, comme inutiles ". Historiquement, c'est d'ailleurs contre cette conception bourgeoise, industrielle et commerciale que s'élevèrent les romantiques au XIXème siècle. Refusant le diktat de l'idéologie de la productivité, de la rentabilité et du rationalisme, par réaction, ils se fixèrent donc pour objectif principal de promouvoir les domaines de l'irrationnel, du poétique et de l'imaginaire. Et peut-être est-ce bien là ce qui pose encore problème actuellement : héritiers autant que fossoyeurs de cette conception révolutionnaire, les artistes contemporains, pour provocateurs qu'ils se

veillent, ne s'en trouvent pas moins impliqués dans le même rapport de force avec un monde de la performance aux yeux duquel leurs oeuvres constituent une source d'agacement permanente. Il ne s'agirait toutefois pas de dramatiser cette opposition et il paraît plus raisonnable de l'intégrer comme une simple composante d'un monde complexe où incompréhension et conflit sont souvent de mise. Qui plus est, il résulte de cette incompréhension l'idée de parvenir à trouver un *modus vivendi* viable ainsi que des possibilités de collaboration entre monde de l'entreprise et monde artistique. Les opportunités de dépasser ces querelles sont bien réelles : le design tout comme l'intégration d'oeuvres d'art en architecture en constituent de bons exemples. Il conviendrait donc de s'inspirer de ces quelques exemples qui prennent en compte le sentiment d'interdépendance qui devrait exister entre artistes et société afin de procéder à un décloisonnement des différents secteurs de l'activité humaine. Nul doute que cela s'avérerait bénéfique pour tous.

Mais s'il fallait malgré tout tenter de démontrer en quoi l'art peut s'avérer utile pour la société, il pourrait être intéressant de se pencher alors sur un texte de d'Arcy Hayman qui met en évidence les multiples fonctions de l'art. Cet auteur énumère en effet sept éléments qui démontrent l'utilité de l'art. Selon lui, l'art :

- 1) N'est pas seulement découverte, mais approfondissement (" la mission de l'art est d'enflammer et d'intensifier ");
- 2) Est moyen d'expression (" les arts offrent aux hommes l'occasion de jouer, c'est-à-dire de s'exprimer ");
- 3) Est témoignage (" l'oeuvre d'art est comme le résumé et la chronique de l'expérience humaine ");
- 3) Est interprétation (" l'art est à la fois diagnostic, définition et analyse raisonnée de notre condition ");
- 4) Est instrument de réforme (" l'artiste cherche à changer et à améliorer la condition humaine... L'artiste a traditionnellement joué un rôle important dans toutes sortes de réformes ");
- 5) Est ordre (" l'expérience artistique est, pour l'homme et pour l'enfant, une manifestation de la recherche universelle de l'ordre arraché au chaos ");
- 6) Est enrichissement (" les artistes ont pour rôle de découvrir et de faire admettre des formes nouvelles de beauté ");
- 7) Est intégration (" établir des relations entre le monde de l'imagination, de la pensée et le monde physique de la réalité objective ").

Pour intéressante que puisse paraître une telle analyse, elle n'en pose pas moins problème. On peut en effet se demander si l'art se doit véritablement de se justifier. Cette interrogation est en fait inspirée par la conception classique de l'art vu comme finalité sans fin. Si cette conception, qui a encore cours dans les milieux artistiques, s'avérait fondée, la question de l'utilité de l'art n'aurait alors plus aucun fondement puisque reposant sur une contradiction logique : comment en effet exiger de l'art qu'il soit utile alors même qu'il se présente lui-même, si ce n'est comme inutile, du moins comme étanger à toute finalité pratique ? Mais ces problématiques complexes amèneraient, si l'on s'y attardait, des développements aussi innombrables que non-définitifs. Par conséquent, peut-être serait-il plus constructif de terminer en exposant une idée qui constitue, non pas une justification de l'art, mais plutôt l'un des moyens possibles pour atténuer les effets de cette perplexité que bon nombre de visiteurs de galeries d'art peinent souvent à dissimuler. Cette idée, c'est l'intuition d'Arthur Danto qui affirmait que " l'art n'existe que dans la mesure où il défie toute explication rationnelle et où son sens, d'une manière ou d'une autre, nous échappe "

CHAPITRE 15

Interdépendances et Décloisonnement

Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons, c'est sur la route, dans la ville, au milieu des foules, chose parmi des choses, homme parmi les hommes.

Jean-Paul Sartre

Au XVII^{ème} siècle, Descartes, chantre de la philosophie française, avait formulé l'hypothèse des bienfaits que l'homme pourrait retirer de la pratique d'une certaine autoréflexivité raisonnée : selon Descartes, confronté à des questionnements métaphysiques massifs, le sujet ne pouvait en effet espérer leur trouver des réponses qu'au travers d'une minutieuse analyse interne de ses propres spécificités. L'avènement de la pensée cartésienne marque donc le début de ce que l'on appelle la philosophie du sujet dont les problématiques sont encore tout à fait prégnantes aujourd'hui. Outre le caractère déterminant de ces thèses pour l'histoire des idées, ce qu'il faut bien voir, c'est qu'elles ont entraîné une refonte de la conception que se faisait l'homme de sa place dans la société. En admettant que Descartes ait raison et que le salut ne puisse effectivement venir que du sujet lui-même, ce que l'on s'est en effet demandé à partir de ce moment là, c'est comment celui-ci allait-il dès lors pouvoir penser son rapport à l'autre ? Le risque pour l'individu de sombrer dans un enfermement en lui-même paraissait donc considérable. Qui plus est, ces questions s'avèrent, comme on le pressent, plus que jamais d'actualité puisque, nos sociétés hyper-individualistes continuent à se trouver confrontées à cette même difficulté relative aux rapports que l'homme entretient, d'une part, avec ses congénères et, d'autre part, avec le monde .

Force est de constater qu'aucune réponse n'a encore été apportée à cette dérive schizophrénique. Un certain statu quo s'est instauré qui a pour conséquence que chacun continue à se penser en tant qu'individu entretenant, bien évidemment, des rapports avec les autres, mais se pensant avant tout comme sujet intrinsèquement autonome. Il semblerait pourtant que, ce faisant, il commette là un grave contresens puisque, à bien y réfléchir, on s'aperçoit que l'homme est bien plus dépendant des éléments qui lui sont extérieurs qu'il ne voudrait l'admettre. C'est ce qu'on peut immédiatement constater si l'on revient un instant sur quelques unes des notions abordées auparavant. Pour prendre le cas de la médecine par exemple, on remarque que nous avons tendance à l'envisager comme une entité à part entière n'entretenant que peu ou pas de rapports avec d'autres domaines. Cette conception est naturellement en grande partie fautive puisque la médecine dépend en fait énormément de l'économie, de l'écologie ou encore de la situation professionnelle de l'individu. Même s'il paraît banal de le rappeler, une personne qui se trouve sans emploi et qui vit dans un environnement urbain dégradé et pollué aura en effet beaucoup plus de risques de tomber malade qu'une autre qui connaît une certaine sécurité matérielle et qui vit dans un cadre naturel. Cela paraît être une lapalissade et

pourtant nombreuses sont les personnes qui en viennent à l'oublier et qui, lorsque la maladie les frappe, se contentent de soigner le mal sans s'inquiéter outre mesure des causes de celui-ci.

Mais la médecine n'est pas le seul domaine dans lequel l'homme semble avoir perdu le sens des interdépendances qu'il entretient avec le monde extérieur puisque l'économie paraît être tout aussi frappée par cette tendance à l'isolationnisme. Les acteurs du monde économique ne se penchent par exemple que trop rarement sur les implications écologiques du développement de certains secteurs d'activité comme le nucléaire ou la construction. Il est vrai que l'on constate tout de même depuis quelques années une prise de conscience des effets néfastes que peut occasionner un développement anarchique dans ces secteurs. Mais cette intégration de ces paramètres écologiques ne débouche pas toujours pour autant sur des mesures concrètes qui permettraient de pallier aux effets néfastes qu'il occasionne. De plus, l'économie influence également de manière plus ou moins directe de nombreuses autres activités comme l'éducation par exemple. On constate en effet que si l'économie privilégie un secteur par rapport à d'autres (comme c'est le cas du secteur tertiaire actuellement), ce choix aura pour conséquence de réorienter en partie les programmes éducatifs afin que le système scolaire puisse fournir aux élèves des compétences adaptées à cette demande du monde économique. Ces options peuvent d'ailleurs entraîner des effets désastreux pour ceux d'entre ces élèves qui ne souhaitent nullement s'orienter vers une carrière commerciale ou administrative et qui se trouvent de fait pénalisés (voire même rejetés) en raison de ces orientations dictées par l'économie. D'autres phénomènes, comme l'exclusion de toute une frange de la population qui ne bénéficie pas des retombées financières générées par l'économie sont à mentionner puisqu'ils pourraient engendrer, si l'on n'y prend pas garde, un mal-être général de la société.

Le travail n'échappe quant à lui pas plus à ces problèmes que les domaines précédemment passés en revue puisque nombreuses sont les personnes qui voient en lui une finalité à laquelle ils n'éprouvent que peu de difficulté à subordonner les autres activités de leur vie. Conditionnés par un certain culte du succès qui passe par l'exercice de professions valorisantes, beaucoup de travailleurs renoncent ainsi par exemple à une vie de famille harmonieuse ou au développement de dimensions de leur personnalité faisant plus appel à leur sensibilité et à leur imagination. Leur logique les pousse à évacuer de telles activités de leur vie quotidienne pour les réserver aux moments où, après avoir bien réfléchi, ils s'aperçoivent avec un brin d'angoisse qu'ils n'ont rien d'autre à faire. Finalement, ce que toutes ces observations permettent de mettre en lumière, c'est l'idée d'un moule dans lequel tout le monde devrait absolument pouvoir se couler afin de parvenir à se sentir adapté à la société et à se trouver accepté par elle. Ce qui est d'autant plus effrayant dans cette perspective, c'est que la majorité des personnes acceptent sans trop broncher cet ultimatum qui constitue en fait ce qu'on pourrait appeler un "chantage à l'utilité".

Chacun étant bien entendu libre d'opter pour le genre d'existence qu'il entend mener, on peut cependant s'inquiéter de cette prédominance d'un certain type de profil auquel il faudrait correspondre pour parvenir à se sentir en adéquation avec la société. Et pourtant, si l'on prenait un tant soit peu conscience des interdépendances qui existent, non seulement entre soi et les autres, mais aussi entre les différentes composantes de nos vies, on en viendrait vraisemblablement à penser différemment. Comme cela vient d'être suggéré, une première phase pour aller dans cette direction semblerait consister à mettre en réseau ces paramètres afin d'effectuer ce qu'on pourrait appeler un état des lieux de notre vie. Dans quel cadre vit-on ? Sommes-nous satisfaits de notre activité

professionnelle ? Quelles relations entretenons-nous avec notre famille et avec nos amis ? etc. : telles devraient être quelques unes des interrogations principales à partir desquelles on pourrait par la suite, soit bâtir sa vie, soit tenter de la modifier pour faire en sorte que nous nous trouvions plus en phase avec nous-mêmes. Mais, encore une fois, pour y parvenir, il s'agira de prendre préalablement conscience des liens existants par exemple entre médecine et économie, économie et éducation, éducation et travail ou encore (et par dessus tout) entre vie et bonheur.

CHAPITRE 16

Le Banal et sa Transfiguration

Le monde est une forme généralisée de l'esprit,
son image symbolique.

Novalis

L'une des visées principales qui guida le philosophe américain Nelson Goodman dans ses travaux fut l'idée de ramener l'étude du domaine quelque peu effrayant de l'esthétique à une dimension sur laquelle une activité cognitive humaine pourrait à nouveau avoir prise. Au travers de cette entreprise qui passait par une certaine désacralisation de l'oeuvre d'art, il entendait également promouvoir une approche transdisciplinaire qui permette des appontements entre art et science (par exemple). Initialement, il opéra donc une démythification du caractère à la fois rigide et hautain qui caractérise souvent les différentes branches de la science et il parvint ainsi à les replacer au même niveau que l'esthétique. L'instrument qui lui permit d'effectuer de tels rapprochements avait été forgé en utilisant son intuition première qui consistait à tenter de ramener l'un et l'autre domaine au statut de simple système symbolique. Cette reconception de l'art et de la science se fixait en outre pour objectif l'évacuation d'un certain nombre de clichés commodes dont celui qui consistait à penser que ces deux domaines se trouveraient contaminés si on les mettait en contact l'un avec l'autre. Mais Goodman entendait tout aussi bien s'attaquer à d'autres poncifs tels que : l'art aspire à la beauté, la science à la vérité; l'art est créatif, la science descriptive; ou encore l'art en appelle à l'émotion, la science à la raison. Pour parvenir à éradiquer ces idées reçues, Goodman entreprit de démontrer que l'approche d'un produit de l'esprit humain, quel qu'il soit, ne devait pas se contenter d'être pure réceptivité mais devait également être construction. Grâce au recours au système symbolique qui abolissait de fait toute hiérarchisation entre les produits des diverses activités intellectuelles, il finit par aboutir au dépassement des catégories lénifiantes de la pensée qui contribuaient à entretenir l'incompréhension mutuelle entre acteurs du monde scientifique et acteurs du monde artistique.

Même si Goodman insiste sur la grande rigueur qui doit prévaloir dans les travaux de chacun, ce qui paraît très positif dans cette volonté quasi oecuménique qui caractérise son entreprise de décloisonnement, c'est, au travers de l'abolition des catégories de supérieur et d'inférieur, l'idée de la possibilité d'une compréhension mutuelle qui résulte de l'abandon d'une certaine arrogance stérile. Il semblerait bien que Goodman ait en cela raison et que ceux qui oeuvrent dans ces différents domaines devraient effectivement prendre conscience que, en art et en science (mais aussi en économie, en politique, en éducation, etc.), on ne peut pas échapper à une évidence : nous travaillons tous à mieux saisir le monde dans lequel nous évoluons. Ou, pour paraphraser ce qu'Arthur Danto

disait de l'entreprise artistique, nous tentons tous dans nos vies d'opérer une certaine "transfiguration du banal". Cette métamorphose ne concerne d'ailleurs pas la seule démarche artistique puisque chacun de nous peut faire en sorte de transformer certains moments de son existence en temps verticaux. Pour ce faire, il semblerait qu'il nous faille avant tout apprendre à accorder plus d'importance à l'invisible, c'est-à-dire à ce que certes nous regardons, mais que nous ne voyons pourtant pas. Dans ce but, et en s'inspirant de la démarche goodmanienne (qui, à la question " Qu'est-ce que l'art ? ", avait substitué la question " Quand y a-t-il art? "), on pourrait concevoir sur le même modèle une méthode qui permette de détecter les symptômes de tels moments verticaux en adoptant pour critère le sentiment de plénitude qui les accompagne bien souvent.

Mais une certaine prudence semble toutefois devoir s'imposer puisqu'il ne faudrait pas confondre dans cette démarche événement banal et événement insignifiant. Pour parvenir à opérer ce distinguo, le recours à certaines formes de pensées orientales paraît intéressant. Si l'on prend par exemple le cas d'un potier japonais, on constate qu'au travers de gestes mille fois répétés (pratique qui dépasse d'ailleurs bien souvent la compréhension d'occidentaux trop subordonnés au critère d'utilité immédiate) il parvient à transcender le niveau de la simple répétition mécanique pour atteindre un stade supérieur d'élévation qui la transcende de beaucoup. Il ne s'agit évidemment pas d'encourager ici les gens à faire de la poterie à tout prix, mais il serait pourtant intéressant de conserver quelque chose de cette optique orientale. Si l'on parvenait en effet à habiter un peu plus l'instant présent en y voyant autre chose que l'exercice d'une activité à la banalité évidente, peut-être parviendrait-on alors à accroître de manière sensible notre qualité de vie. Entre parenthèses, si ces quelques indications ne devaient cependant pas suffire, le lecteur avide de connaissance pourra consulter avec profit l'inclassable livre de Georges Perec intitulé *La Vie mode d'emploi*. Mais, pour conclure ce développement, il semble intéressant d'ajouter un exemple supplémentaire de ce que pourrait apporter à chacun de nous une vision des choses telle que celle qui est évoquée ici. On mentionnera pour cela un passage tiré d'une oeuvre de Ch'ing Yuan : " Avant d'avoir étudié le zen pendant trente années, je voyais les montagnes comme des montagnes et les rivières comme des rivières. Lorsque j'eus acquis une connaissance plus intime des choses, j'en vins à comprendre que les montagnes ne sont pas des montagnes et que les rivières ne sont pas des rivières. Mais, maintenant que j'ai compris le fin mot de tout, je suis tranquille. Car je vois de nouveau les montagnes comme des montagnes et les rivières comme des rivières ". A chacun donc de faire en sorte que ce qui n'est encore que métaphoriquement vrai dans notre monde réel finisse par devenir applicable littéralement dans un monde possible.

CHAPITRE 17

Hasard et Rencontres

Il n'y a pas de hasard; et ce qui semble tel à nos yeux surgit de la source la plus profonde.

Schiller

“L'incongru pensait : “Tout est ici-bas aussi incongru que ma propre existence, mais les autres ne veulent point s'en persuader ni permettre qu'il en soit ainsi. Et pourtant, y a-t-il rien de plus léger que l'incongruité, rien qui repousse davantage cette idée de responsabilité qu'ils se sont inventée ?” ”. Ainsi débute l'ouvrage de Ramon Gomez de la Serna intitulé *Gustave l'incongru*. La raison pour laquelle il paraît intéressant d'intégrer ce passage tient au fait qu'il met en évidence, à la fois ce que l'inattendu peut ajouter comme charme à l'existence, mais également tout ce que l'on risque de perdre à ne pas en prendre conscience. Hapés par le flot ininterrompu de nos activités, nous sommes en effet bien trop fréquemment prisonniers de certaines habitudes de vie qui font que nous interdisons à cette part d'immaîtrisabilité de faire son entrée dans notre quotidien (il est inutile de préciser qu'il y a des événements imprévus dont bien évidemment on se passerait volontiers). D'ailleurs, l'attitude qui consiste à verrouiller sa vie au moyen de programmes très contraignants semble présenter, à bien y réfléchir, plus d'inconvénients que d'avantages. Combien de fois en effet renonçons-nous par là à des rencontres qui auraient pu nous amener beaucoup plus que ce que nous pouvions nous imaginer. Ce que ces opportunités gâchées tendraient à prouver, c'est que le refus de l'aléatoire qui les a occasionné constitue en fait l'une des caractéristiques centrales de cette vie moderne dont l'utilité constitue le seul véritable étalon de mesure. Laisser sa porte entrouverte pour que le hasard puisse s'imiscer ne semble en effet plus d'actualité dans nos sociétés basées sur le rendement qui ne laissent que trop peu de place à une approche créative de la vie qui tienne compte des tours et détours qu'emprunte cette fiction a posteriori que nous nommons nos “biographies”.

L'importance de cette prise de conscience du rôle de l'inattendu avait pourtant déjà été soulignée avec force et insistance par le passé au travers des travaux de nombreux penseurs. Parmi ceux-ci, on peut mentionner Héraclite pour qui le hasard apparaît comme l'une des clés du destin de chaque homme. Selon le philosophe grec, refuser celui-ci reviendrait en effet à faire preuve d'un manque de sagesse coupable. Énigmatique, Héraclite affirmait par exemple que “ Les Dieux sont aussi dans la cuisine ”, exprimant par là, non pas tant un quelconque panthéisme, mais bien plutôt l'idée qu'il fallait demeurer réceptif aux divinités où que l'on se trouve. Sans entrer en matière sur la dimension religieuse, on peut cependant souligner à quel point le fait de se montrer attentif aux rencontres, aux détails observés dans un lieu, etc. peut s'avérer enrichissant puisque, par le dépassement de la simple apparence des choses que cette démarche induit, on

parvient finalement à percer la structure cachée de celles-ci. Mais, une fois encore, l'époque actuelle ne se prête guère à ce type d'exercices d'observation puisque, fortement connotée d'utilitarisme, elle ne laisse pas le temps au regard de vagabonder et d'explorer les bas-côtés de la route qu'elle s'obstine à suivre.

Toutefois, il ne faudrait pas se méprendre pour autant sur le rôle que le hasard peut jouer dans nos vies : si préserver une certaine disponibilité pour les personnes que nous côtoyons et accepter la succession d'épisodes de toutes sortes que nous réserve le destin sont en effet des attitudes positives (pour ne pas dire sages), sombrer dans le laisser-aller sous prétexte que, quoi qu'il arrive, nous ne maîtrisons rien, peut engendrer des effets désastreux. Constaté le manque d'emprise que l'on a sur certains événements ne doit en effet pas nous faire tomber pour autant dans une sorte de fatalisme primaire qui nierait de fait toute possibilité d'agir. Le juste milieu semblerait au contraire résider dans une certaine lucidité dans l'appréciation des événements qui surviennent dans nos vies : rester ouvert aux imprévus ne signifie pas devenir amorphe mais se tenir prêt à saisir les opportunités de rencontres ou d'accomplissement que nous offre le hasard. Concrètement, le fait de développer une bonne communication avec les personnes de notre entourage semble constituer un bon moyen de demeurer perméable à l'autre, c'est-à-dire à l'écoute de ce qu'il veut nous dire. C'est de cette manière seulement que l'on peut espérer, d'une part conserver une bonne entente avec ceux qui nous sont proches, et, d'autre part, susciter de nouvelles rencontres par cette attitude ouverte qui encourage la prise de contact et l'échange. En outre, insister sur l'intérêt d'une telle disponibilité revient à illustrer d'une manière différente l'importance des interdépendances pour chacun d'entre nous. De surcroît, il semblerait que l'intégration de cette part de hasard puisse déboucher sur un rapport apaisé au monde puisque dépourvu de tout sentiment de malédiction que certains pourraient être tentés de lier à la condition humaine. Sur ces questions, peut-être ferions-nous d'ailleurs bien de prendre exemple sur la philosophie qui transparaît dans le roman de Ramon Gomez de la Serna qui fait dire à son héros Gustave : " Pour moi, la mort ne sera rien qu'une incongruité de plus, et, par cela même, elle n'aura pas cette importance que les autres lui donnent. Ma vie ne tient à rien. Je n'ai point de logique, je suis libre de tous ces liens que d'autres s'inventent, et qui les contraignent, les guident, les combent de douleur... Moi, en pleine incongruité, je suis très joyeux. "

LE TABLEAU DE CHASSE

Ci-gît Phaéton, conducteur du char de son père le Soleil; s'il ne put le diriger, il a succombé du moins dans une grande entreprise.

Ovide

A l'instar de ce que Nelson Goodman affirmait malicieusement au sujet de son "Manières de faire des mondes", le présent ouvrage " n'emprunte pas un trajet rectiligne du début à la fin. Il s'agit plutôt d'une chasse; on y harcèle parfois le même raton laveur au pied de plusieurs arbres, parfois plusieurs ratons laveurs près du même arbre, il arrive même qu'il n'y ait aucun raton laveur dans aucun arbre ". Cette allégorie, bien que (faussement ?) fantaisiste, n'en restitue pas moins l'esprit qui a prédominé lors de la rédaction des "Temps verticaux" : le fait de butter à plusieurs reprises sur le même obstacle, loin d'entraîner un quelconque découragement de notre part, a en effet renforcé notre pugnacité dans notre quête visant à proposer de nouvelles alternatives à des problématiques parfois anciennes. La récurrence de certaines thématiques témoigne d'ailleurs, à la fois de cette non-linéarité, mais aussi de cette persévérance qui est venue relayer fort opportunément une méthodologie qui, pour rigoureuse qu'elle se soit voulue, n'en a pas pour autant fini par révéler quelques failles. Toutefois, à bien y regarder, ces déficiences passagères n'en présentent pas moins une utilité puisque, comme on peut ironiquement le suggérer, en fin de compte elles existent avant tout pour le plaisir des critiques. De ces imperfections nous rendons bien volontiers compte, mais non sans ajouter aussitôt que, de notre point de vue (comme de celui de Goodman), " ce qui compte finalement, ce n'est pas le tableau de chasse, mais ce qu'on apprend du territoire exploré ”.

De ces réserves il ne faudrait cependant point s'étonner, puisque au commencement de cet ouvrage déjà, nous avons pressenti que, à emprunter le chemin de Damas, nous nous trouverions inévitablement exposés à des difficultés non négligeables. Parvenus au terme de l'itinéraire que nous nous étions proposés de suivre, cette intuition paraît se confirmer avec une lumineuse évidence. Sans pour autant prétendre à l'exhaustivité, il semble dès lors pertinent de se remémorer les principales étapes qui l'on jalonné. On se souvient que la première notion qui avait permis d'inaugurer cet essai avait été celle qui allait lui donner son titre. Placé sous l'égide de Gaston Bachelard, le concept de temps vertical (puisque c'est de lui qu'il s'agit), avait permis de suggérer l'idée d'une certaine vision éthérée des moments privilégiés qui ponctuent avec plus ou moins de régularité nos existences. Délaissant l'horizontalité d'une temporalité froide, nous nous étions en effet aperçus qu'il était possible de connaître une autre forme de perception du déroulement de nos vies issue de la conjonction de divers facteurs mystérieusement réunis pour créer un instant parfait. Cette hypothèse initiale allait d'ailleurs trouver de multiples justifications tout au long des "Temps verticaux". A la suite de cette analyse placée sous le signe de la

transcendance, nous étions redescendus de ces sphères élevées pour nous pencher sur quelques domaines nettement plus terrestres au travers desquels nous avons pu aborder les modalités de fonctionnement de divers processus. On peut rappeler qu'éducation, médecine et nature avaient alors été par exemple étudiées.

De manière plus générale, ces premiers développements s'étaient organisés autour de la principale métaphore que nous avons retenue. Tentant de rendre compte de l'attitude que nous pouvons adopter face à notre complexe condition d'homme, celle-ci reprenait l'image d'un fleuve dans lequel nous nous trouvons tous plongés et qui, quoi que l'on fasse, finit toujours par l'emporter, nous entraînant ainsi à la dérive. Nullement fatalistes, nous suggérions que, même si nous sommes submergés par des flots impétueux, il semblait préférable de tenter d'adopter une attitude créative qui puisse conférer un sens à une existence en apparence absurde. Concrètement, prendre les commandes de son destin revenait alors à investir son activité (si modeste soit-elle) en y incluant une part de soi-même. Volontariste, cette attitude reposait en outre sur un certain sens de l'interdépendance issu lui-même de la prise de conscience du caractère primordial de notre rapport aux autres et au monde. L'objectif ultime que l'activation de ce procédé visait consistait à rechercher une meilleure adéquation avec la société qui permette aux individus qui la composent d'effectuer un pas en direction d'une existence plus harmonieuse. Convoquées pour venir renforcer cette intuition principielle, les analyses des concepts de travail et d'économie avaient alors laissé entrevoir dans quels domaines des adaptations s'avéraient envisageables pour que l'homme ne subisse pas sa vie mais puisse la façonner en recourant à ses propres moyens.

Soumises au caractère imprévisible de leur cheminement, ces premières réflexions allaient déboucher par la suite sur des analyses avec lesquelles elles n'entretenaient en apparence que des liens ténus s'apparentant à une analogie, qui pour lointaine qu'elle ait pu apparaître, n'en demeurait pas moins tangible. D'ailleurs, il devait très rapidement s'avérer que cette impression de rupture de trajectoire était pour grande part inexacte puisque, en passant successivement en revue les domaines du virtuel et de la nature, on en était venu à suggérer que, confrontés d'une part à une certaine déréalisation de notre univers et, d'autre part, aux effets pernicieux d'une vie exclusivement citadine, seul le recours à des rapports plus interactifs avec ce qui nous entoure semblait constituer une issue viable permettant un retour à une certaine authenticité. Puis, après s'être penchés sur la question de la virtuosité, nous nous étions concentrés sur des notions plus liées à la dimension spirituelle que chacun de nous possède en lui. Ces analyses eurent pour effet salutaire de venir contrebalancer la concrétude parfois quelque peu asséchante de ce qui précédait. Traités consécutivement, l'inconscient, la foi puis la mort permirent de relativiser les inquiétudes qui monopolisent notre énergie en ce monde pour leur opposer des données qui, pour paraître plus abstraites, n'en sont pas moins tout aussi centrales. En ce qui concerne la mort par exemple, nous avons introduit la notion de non-dualité qui permettait de relativiser le caractère à la fois définitif et inéluctable de cet événement en le confrontant à la question de savoir si l'on avait connu une existence bien remplie qui permette d'affronter la mort avec une sérénité accrue. Ensuite, par un nouveau changement de cap, nous en étions venus à reprendre le concept de créativité en l'étudiant cette fois dans son domaine de prédilection qui est celui de l'art. Abordant le problème du rôle de l'artiste, l'importance du doute ainsi que l'équilibre qui se crée entre part d'inconscient et part de raisonnement s'étaient avérés être les données axiales du processus créatif. Des questions d'éthique relatives à la cohérence que l'artiste entendait conférer à sa démarche avaient parallèlement été soumises à un minutieux examen. Démystifiant par là quelque peu le statut de l'artiste, nous avons tenté d'esquisser d'une part ce que celui-ci aurait à gagner à entreprendre une démystification de son activité et,

d'autre part, ce que les personnes impliquées dans d'autres domaines pouvaient espérer retirer à son contact. Une fois encore, le sentiment d'interdépendance ainsi que celui d'investissement personnel avaient joué en plein, contribuant ainsi à ce décloisonnement dont cet ouvrage avait fait son horizon ultime. Dans un dernier temps, la notion de hasard était venue s'inscrire en contrepoint en signalant le caractère foncièrement aléatoire de toute entreprise humaine ainsi que l'apaisement que l'on retire à accepter cet état de fait.

De ce cheminement à la sinuosité assumée, il semblerait que nous voyions maintenant émerger quelques notions qui, de par le nombre de leurs occurrences, donnent à penser qu'elles constituent l'armature sous-jacente de cet ouvrage. En ce sens, non-dualité, interdépendance, travail conjugué de l'intuition et du raisonnement ainsi que part de doute semblent devoir être retenues. Et, s'il fallait mettre ces concepts en équation, alors probablement que le meilleur moyen d'y parvenir consisterait à mettre en réseau trois termes qui, tout en les ramenant à ce qu'ils ont de plus sèchement analytique, permettent cependant d'en suggérer l'ampleur au travers des variables qu'ils sont susceptibles d'adopter. Si l'on choisit donc pour les besoins de la cause cet angle d'approche, il semblerait alors judicieux de retenir les trois composantes suivantes qui sont, dans l'ordre, celles d'"être", de "faire" et d'"avoir". Ces trois dimensions paraissent devoir être retenues en ce qu'elles résument bien ce dont est composée toute vie humaine. C'est ce dont on va s'apercevoir en les reprenant une à une plus en détail. Ainsi que nous avons tenté de le démontrer à plusieurs reprises, la première de ces notions, celle d'"être", soulève la question de l'éthique propre au sujet. Chacun de nous se doit en effet de bâtir sa propre personnalité sans jamais perdre de vue que le construct auquel il aboutira trouvera sa finalité dans une intégration aussi harmonieuse que possible dans la société à laquelle il appartient. Ce qui importe donc ici (et à double titre), c'est l'honnêteté. A double titre, car il ne suffit pas d'être honnête envers soi-même, mais il faut également l'être envers les autres. De la réussite de cette entreprise d'ouverture aux autres dépend en effet grandement la qualité de vie de l'individu.

Après la première de ces notions qui a à voir avec l'éthique (ce qu'il est bien d'être), on en retrouve une seconde, celle de "faire", qui concerne quant à elle le domaine de la morale (ce qu'il est juste de faire). Au travers de l'analyse des diverses professions que nous avons entreprise, nous avons constaté que ce qui valait pour la sphère privée se révélait être tout aussi valide au niveau de l'activité que l'on exerce. L'idée que nous avons tenté de faire ressortir était celle d'un investissement personnel qui permette de transfigurer l'apparente banalité dont se trouvent affublées certaines professions. Nous avons formulé l'hypothèse que, à introduire une plus grande part de sa propre personnalité, des activités parfois peu stimulantes finissaient par métamorphoser ceux qui les exercent. De surcroît, si de tels préceptes se trouvaient suivis par le grand nombre, la qualité de la vie sociale s'en trouverait également améliorée. Tout ceci nous amène à la troisième notion que nous avons retenue, qui est celle d'"avoir". Là aussi, nous avons insisté sur certaines dérives générées par une société de consommation devenue désormais toute puissante. Conditionné par la publicité, l'homme moderne mobilise en effet énormément d'énergie pour acquérir des objets qui n'ont parfois pour lui qu'une utilité toute relative. Comme nous l'avons déjà affirmé auparavant, ce qui paraît navrant dans cette orientation qu'on prises nos sociétés occidentales, c'est qu'elle entraîne le délaissement progressif des valeurs n'ayant pas de liens avec ce nouveau dieu de la modernité qu'est le critère d'utilité immédiate.

En outre, si nous avons insisté sur le fait que l'ordre de succession de ces trois notions de l'"être", du "faire" et de l'"avoir" devait être respecté, ce n'est pas en raison d'une logique qui serait à respecter en tant que telle, mais parceque cet ordonnancement constitue l'une

des clés permettant d'expliquer les orientations malvenues que certains impriment à leur existence. Ces trois termes, de la manière dont ils sont présentés ici, peuvent, semble-t-il, permettre d'atteindre une certaine forme d'équilibre en fixant une hiérarchie au sein des valeurs que l'on entend privilégier. En ce sens, il semblerait souhaitable que chacun d'entre nous se concentre en premier lieu sur la dimension de l'"être". Comme nous l'avions déjà affirmé un peu plus haut, cette adéquation de soi avec soi-même paraît constituer la priorité qui devrait avoir la prévalence dans l'existence de tout homme. Vient ensuite, la dimension du "faire" qui peut être ramenée à la fois à la dignité rattachée à une fonction ainsi qu'à l'épanouissement que l'individu peut connaître au travers de cette dernière. Enfin, la notion d'"avoir" apparaît en dernière position, confortant par là son statut de dimension qui pour être importante, n'en demeure pas moins en retrait par rapport aux deux précédentes. Axer la plus grande partie de sa vie sur l'acquisition de biens matériels paraît en effet être une tentation, qui, pour satisfaisante qu'elle puisse apparaître, n'en repose pas moins sur un leurre. On constate donc que l'hypothèse que nous avons initialement formulée semble se vérifier et qu'à ne pas respecter l'ordre de ces trois termes, l'on s'expose à divers dévoiements. Si l'on ne se concentre que sur l'"être", on risque en effet de sombrer dans un égoïsme si pathologique que l'on finirait par en devenir réfractaire à toute ouverture aux autres. Pour prendre le cas du "faire" maintenant, on pressent bien que, à se concentrer uniquement sur un engagement professionnel qui absorbe toute son énergie, on risque de délaisser d'autres paramètres qui sont des composantes fondamentales de la vie d'un individu (vie de famille, amis, loisirs, etc.). Et, enfin, on ne voit que trop bien ce qu'il peut y avoir de nuisible à s'attacher uniquement à acquérir des biens matériels. Parvenu au terme de ce développement, il paraît toutefois nécessaire de préciser que l'équilibre issu de la bonne conjugaison de l'"être", du "faire" et de l'"avoir" que nous venons d'exposer ne peut opérer que comme principe régulateur puisqu'un certain nombre d'impondérables font qu'il s'agit là avant tout d'un idéal de vie. Il ne faut pas se le cacher : pour souhaitable qu'elle puisse paraître, l'alchimie personnelle sur laquelle un tel sens des priorités doit s'appuyer paraît donc relativement délicate à mettre en oeuvre.

Cet ultime constat à la saveur acidulée vient mettre un terme à notre cheminement. Comme dans tout processus d'écriture un moment arrive où il faut en effet avoir la lucidité d'accepter de mettre un terme à son propos. Ayant atteint ce stade de "frustration acceptable" au-delà duquel il serait déraisonnable de poursuivre, il paraît dès lors judicieux de se remémorer quelques principes généraux qui permettront à cette entrée dans le silence de s'accomplir avec une certaine sérénité. Pour ce faire, la thèse qu'a développé Michel Cassé dans son ouvrage intitulé *Du Vide et de la Création* semble devoir être convoquée car elle démontre de manière lumineuse l'alternance de phases constructives et destructives auxquelles le présent essai n'est, pas plus que tout autre, parvenu à se détacher. Nous ferons donc partiellement nôtre l'analyse du penseur français selon qui " l'espoir de la théorie est qu'en imprimant au formalisme un degré de symétrie suffisamment élevé, tout en conservant sa cohérence, il soit possible de déterminer de façon univoque l'équation parfaite du monde. Mais, une fois achevée cette tâche, il convient de la ruiner aussitôt ". De cette procédure de grand art que constitue la nécessaire brisure de symétrie, le théoricien français fournit en outre la description suivante : " On s'abstrait d'abord des apparences boîteuses de la réalité pour la rendre conforme au canon de la beauté classique, puis on brise une à une les symétries de la beauté absolue afin de rendre le modèle ressemblant à l'apparence sensible ".

Empreints du sens élevé de l'abstraction qui est celui de leur auteur, ces fragments n'en permettent pas moins à notre sens de restituer l'intrinsèque indétermination qui fut celle de notre approche spéculaire. Prudents, dès les premières lignes de cet ouvrage nous avons

en effet eu la sagacité de souligner la dimension expérimentale que ne pouvait manquer de revêtir une entreprise comme la nôtre. De cette hypothèse initiale, ce tableau de chasse ne constitue qu'une illustration supplémentaire. Toutefois, il ne faudrait pas pour autant occulter le fait qu'à se brûler les ailes aux feux d'un soleil théorique incandescent l'on acquiert malgré tout de lui une connaissance moins approximative. Et, s'il fallait venir consolider encore cette hypothèse apaisante, peut-être pourrions-nous alors reprendre à notre compte ce que René Char affirmait au sujet de la poésie et qui convient, semble-t-il, fort bien à notre propre expérimentation de ces mécanismes en apparence réfractaires à toute domestication. Selon le poète français, " dans le tissu du texte doit se retrouver un nombre égal de tunnels dérochés, de chambres d'harmonie, en même temps que d'éléments futurs, de havres au soleil, de pistes captieuses et d'existants s'entr'appelant. Le penseur est le passeur de tout cela qui forme un ordre. Et un ordre insurgé. "

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston, L'Intuition de l'instant, Éditions de La Découverte, Paris, 1996.
BAUDRILLARD, Jean, Le Crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995.
CAPRA, Fritjof, Le Temps du changement, Coll. " L'Esprit et la Matière ", Éditions du Rocher, Paris, 1983.
CHAR, René, En trente-trois Morceaux, Coll. " Poésie ", Éditions Gallimard, Paris, 1997.
DANTO, Arthur, La Transfiguration du Banal, Coll. " Poétique ", Éditions du Seuil, Paris, 1989.
DANTO, Arthur, L'Assujettissement philosophique de l'Art, Coll. " Poétique ", Seuil, Paris, 1993.
DANTO, Arthur, Après la fin de l'Art, Coll. " Poétique ", Seuil, Paris, 1996.
DES FORÊTS, Louis-René, Ostinato, Éditions du Mercure de France, Paris, 1997.
DIVERS AUTEURS, Lettres des quatre saisons, Coll. " Culture et Spiritualité ", Éditions du Rocher, Paris, 1992.
DORFLES, Gillo, Mythes et Rites d'aujourd'hui, Coll. " Esthétique ", Éditions Klincksieck, Paris, 1975.
EHRENZWEIG, Stéphane, L'Ordre caché de l'Art, Paris, Coll. " Tel ", Éditions Gallimard, 1974.
FERRY, Luc, L'Homme-Dieu ou Le Sens de la Vie, Éditions Grasset, Paris, 1996.
GOMEZ DE LA SERNA, Ramon, Gustave l'incongru, Éditions Gérard Lebovici, Paris, 1985.
GOODMAN, Nelson, Manières de faire des Mondes, Coll. " Rayon Arts ", Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, 1992.
HESSE, Hermann, Lecture minute, Éditions José Corti, Paris, 1992.
JORNOD, Jean-Pierre, Art = +, Éditions Christian Piot, Paris, 1986.
KAKUZO, Okakura, Le livre du Thé, Éditions Dervy-Livres, Paris, 1989.
MINC, Alain, Le nouveau Moyen Âge, Gallimard, Paris, 1993.
RAGON, Michel, L'Art : Pour quoi faire ?, Éditions Casterman, Paris, 1971.
RANK, Otto, L'Art et l'Artiste, Éditions Payot, Paris, 1984.
ROCHLITZ, Rainer, Le Désenchantement de l'Art, Coll. " Essais ", Éditions Gallimard, Paris, 1982.
TAPIÈS, Antonio, La pratique de l'Art, Coll. " Idées ", Éditions Gallimard, Paris, 1971.
VARELA, Francisco, Quel savoir pour l'Éthique ?, Éditions de La Découverte, Paris, 1996.

VERALDI, Gabriel et Brigitte, Psychologie de la Création, Coll. " Psychologie ", Éditions Marabout, Paris, 1972.

WITTGENSTEIN, Ludwig, De la Certitude, Coll. " Tel ", Éditions Gallimard, Paris, 1976.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5	
1. Le Temps vertical	11	
2. L'Impermanence	17	
3. L'Éducation : vers de nouvelles quêtes	29	
4. La Santé comme état d'équilibre	37	
5. Activité et Rayonnement	47	
6. "Penser globalement, Agir localement"	57	
7. L'Arrière-monde du Virtuel	69	
8. Nature et Naturalité	75	
9. La Mécanique de précision	87	
10. Inconscient et Identité	97	
11. Foi de l'individu, Foi en l'individu	105	
12. Apprivoiser la Mort	113	
13. A la Recherche d'un nouvel Ordre	125	
14. Peut-on voir avec les Oreilles ?	139	
15. Interdépendances et Décloisonnement		155
16. Le Banal et sa Transfiguration	165	
17. Hasard et Rencontres	173	
Le Tableau de chasse	181	
Bibliographie	198	